

Reimpri

2105

57

52

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
SECRETARÍA GENERAL DE BIBLIOTECA

33

6

Biblioteca



EX LIBRIS
HEMETHERII VALVERDE TELLEZ
Episcopi Leonensis

SINTAXE PROPRE ET FIGURÉE,
TIRÉE DE NOS MEILLEURS

AUTEURS ET DISTRIBUÉE
DANS L'ORDRE DES RÉGLES

Par Mr.

Girault Duvivier.

Reimprimée tout-express pour l'usage du
Collège de cette Ville.



Des difficultés grammaticales arrê-
tent quelquefois les plus grands es-
prits, et ne sont pas indignes de
leur application. [Préface du Dic-
tionnaire de l'Académie.]

Capitán Alfonso
Biblioteca Universitaria

GUANAJUATO.

Jean E. Oñate, imprimeur. Rue de Alonso n. 13.

1852.

47156

UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
Biblioteca Valverde y Tellez



1080022302



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ



CHAPITRE I.
DE LA CONSTRUCTION GRAMMATICALE
ET
DE LA CONSTRUCTION FIGURÉE.

ARTICLE PREMIER.
DE LA CONSTRUCTION GRAMMATICALE.

La construction grammaticale est, en général, l'arrangement des mots dans le discours, tel qu'il est fixé dans chaque langue par un usage long et constant. Toute construction est donc bonne, toutes les fois qu'elle est conforme aux règles établies par cet usage; et elle est vicieuse, toutes les fois qu'elle s'en écarte. Or, cet usage peut être fondé, ou sur le caractère et la nature des hommes qui parlent une même langue, ou sur la nature de la langue qui est parlée. Dans le premier cas, il y a dans chaque langue une construction qui doit lui être commune avec toutes les autres langues, puisque les hommes ayant partout le même fond d'idées et de sentiments, avec les mêmes organes, ont dû nécessairement adopter la manière la plus prompte et la plus sûre de ma-

010933

nifester ce qui se passe en eux, et suivre, pour y réussir, l'impulsion même de la nature qui a, en tous lieux une marche constante. Mais, dans le second cas, chaque langue a une construction qui lui est propre, et qui tire son origine de l'influence du climat, sur les organes, et par conséquent sur les opérations de l'esprit. Ces deux constructions se mêlent et se combinent ensemble. De cette combinaison résulte un tout plus ou moins puisé dans la nature, et ce tout est ce qui constitue le génie de la langue: le génie d'une langue n'est donc que l'habitude que l'esprit a contractée de transmettre, ou de recevoir les idées dans un tel ordre plutôt que dans un autre.

Par *Construction grammaticale*, nous entendons, dans la langue française, l'ordre que le génie de cette langue veut qu'on donne, dans le discours, aux neuf espèces de mots que nous avons distinguées: or, cet ordre, qu'il est si essentiel de connoître pour s'exprimer avec clarté et avec justesse, n'est pas toujours aisé à saisir, parce que le génie de notre langue diffère en deux points principaux de celui des langues anciennes.

La première cause de différence vient de ce que, les *substantifs régis* n'y ayant point de caractère extérieur qui les distingue des *substantifs régissants*, il n'est possible de les reconnoître que par la place qu'ils occupent dans le discours; au lieu que, dans les langues anciennes, dans le latin, par exemple, les régissants et les régis sont si bien distingués les uns des autres, par la seule inflexion caractéristique des cas, qu'il est indifférent qu'ils aient telle ou telle place. D'où il suit que, dans la langue française, il y a, relativement à ces mots, un ordre fixe de construction dont on ne peut s'écarter sans s'exposer à n'être pas entendu, parce que cette construction est

la seule qui ôte toute équivoque, en présentant les idées à l'esprit de celui qui écoute, dans l'ordre selon lequel elles sont conçues dans l'esprit de celui qui parle, ou selon lequel il veut les présenter.

De là ce principe fondamental, que de deux substantifs dont l'un est *régissant*, et l'autre, *régis*, c'est le *régissant* qui marche ordinairement avant le *régis*; principe dont l'application est facile pour tous les mots régissants et régis.

La seconde cause de différence vient de cette multitude d'auxiliaires et d'autres petits mots, dont la langue française est hérissée, mais dont elle ne peut se passer, afin d'exprimer les divers rapports que les Latins marquoient par la différence des inflexions dans leurs mots.

L'auxiliaire *avoir* pour l'actif; l'auxiliaire *être* pour le passif; souvent la réunion de ces deux auxiliaires; le *que* conjonctif; les pronoms personnels *je, tu, il, elle, nous, vous, ils, elles*, etc., sont autant de sources de confusion, d'embarras, et de difficultés.

De là, pour ne pas déchirer l'oreille par des sons désagréables, on est souvent forcé de préférer l'actif au passif, l'infinitif aux autres modes; de changer, selon les phrases, la place des pronoms personnels; de mettre le verbe entre les deux mots négatifs; de ne faire contraster les idées opposées qu'en masse, etc. Cette contrainte entraîne un ordre différent dans la suite et l'enchaînement des mots, et par conséquent des constructions variées, mais toutes propres à la langue française.

La *Construction* est irrévocablement fixée, pour les phrases *expositives, interrogatives, ou impératives*.

(Lévizac, pag. 240 et suiv., t. II.)

La phrase *expositive* est celle qui décrit simple-

ment, soit en narrant, soit en faisant une hypothèse, soit en tirant une conséquence:

Si l'équité regnoit dans le coeur de tous les hommes; si la vérité et la vertu leur étoient plus chères que les plaisirs, la fortune et les honneurs, ils seroient heureux.

Puisqu'il y a des crimes impunis et des vertus sans récompense dans ce monde, il faut qu'il y ait une autre vie où chacun reçoive selon ses oeuvres.

La phrase *interrogative* est celle qui a un tour d'enquête, qu'elle peut prendre par manière de question, de doute, ou d'avis, comme on voit dans ces exemples: *Sommes-nous plus heureux dans l'élevation que dans la médiocrité? Se voit-on des mêmes yeux que l'on regarde les autres?*

La phrase *impérative* est celle qui commande, qui exhorte, ou qui supplie:

Peuples, obéissez à vos rois. - Rois, daignez prêter l'oreille à la voix des malheureux.

(Girard, pag. 116, t. I, de sa Grammaire.)

Il ne s'agit pas, dans ce que nous allons dire, de l'accord des mots entre eux; nous en avons fixé les règles, en traitant de chaque espèce de mots.

Nous allons seulement parler de la manière dont ils doivent figurer dans le discours, et de la place qu'ils doivent respectivement y occuper.

PREMIÈRE RÈGLE.—Dans la phrase *expositive*, le sujet marche ordinairement avant le verbe, et celui-ci précède à son tour le régime direct et le régime indirect, lorsqu'ils sont énoncés par des expressions formelles; et non simplement désignés par des pronoms personnels ou relatifs. Ainsi l'on dit: *Le sage trouve son bonheur dans le témoignage d'une bonne conscience.*

On ne sauroit changer cet ordre sans renverser entièrement le sens.

Cette règle s'observe également dans la phrase *impérative*, qui n'admet de sujet qu'en troisième personne. On dirait donc: *Que tout soit soumis à la volonté divine.*

Elle a lieu aussi dans la phrase *interrogative* seulement, lorsque le sujet est énoncé par le pronom *qui*, ou par un mot accompagné du pronom *quel*, comme dans les deux phrases suivantes: *Qui peut se flatter d'être sans prévention?—Quelle raison triomphe du préjugé?*

Mais, lorsque le sujet est énoncé par un autre pronom que *qui* ou *quel*, alors il ne se place qu'après le verbe. Si néanmoins ce verbe étoit à un temps composé, et que le sujet fût énoncé par un pronom personnel, ou par le pronom *on*, il se mettroit entre l'auxiliaire et le participe. Exemples: *A quoi sert-il sans protection?* (on parle du mérite).—*Avez-vous pénétré dans le secret du cabinet?*—*A-t-on suivi les maximes d'équité dans tous les jugements?*

DEUXIÈME RÈGLE.—Le sujet des petites phrases faites en formules de citation, et placées comme phrases incidentes, pour appuyer ce que l'on dit, doit nécessairement marcher après son verbe, ou du moins se placer entre l'auxiliaire et le participe, quand il est énoncé par un pronom personnel, ou par l'indéfini *on*. En voici la preuve: *Enfin, disoit ce bon roi, je ne me croirai heureux qu'autant que j'aurai fait le bonheur de mon peuple.*—*Songez donc, LUI-A-T-ON DIT, combien vous serez aimé.*

TROISIÈME RÈGLE.—Il y a, dans la phrase *expositive*, une autre occasion où le sujet peut se placer après le verbe, et quelquefois avec plus de grâce que devant. C'est lorsque le sens exclut tout régime di-

rect, ou que du moins il n'est énoncé que par un de ces pronoms, *se, que, le*, ou par le pronom indéfini *tel*; comme dans ces exemples: *Ce que pense le philosophe n'est pas toujours ce que dicte la raison.*—C'est ainsi que *LE voulut la Providence.*—*TEL parut à nos yeux l'éclat de sa beauté.*—*TEL est son grand cœur.*

Le sujet pourroit encore être placé après le verbe, s'il y avoit à la tête de la phrase quelque mot qui, selon l'usage, favorisât cette sorte d'inversion; on ne diroit pas bien: *obéit il, pour il obéit*; mais on diroit fort bien: *AUSSI, obéit-il sur-le-champ.*

QUATRIÈME RÈGLE.—Le verbe ne marche jamais à la tête de la phrase expositive; mais il s'y trouve assez ordinairement dans la phrase interrogative et impérative: *GAGNE-T-ON le ciel en tourmentant les hommes?*—*RÈGLE ta propre conduite, avant de censurer celle des autres.*

CINQUIÈME RÈGLE.—Lorsque le régime direct et le régime indirect sont énoncés par des pronoms personnels non accompagnés de prépositions, ou par des relatifs autres que *qui, que*, ils se placent entre le sujet et le verbe: *Les passions nous tourmentent plus qu'elles ne nous satisfont.*—*L'Évangile nous ordonne de faire l'aumône aux pauvres.*—*Quand on n'a point la force de se corriger de ses défauts, on doit du moins avoir l'attention de LES cacher, afin d'en garantir ceux à qui l'on doit servir d'exemple.*

Quand un de ces pronoms exprime le régime direct, et l'autre, le régime indirect; *me, te, se, nous, vous*, paroissent toujours les premiers; ensuite *le, la, les*. Après ceux-là, *lui et leur*; enfin *y et en* se présentent les derniers et près du verbe: *Prêtez-moi votre livre, je vous LE remettrai demain; si vous ME*

LE refusez, je saurai m'EN passer.—*Aurez-vous le courage de LE LEUR dire?*—*Il n'a pas voulu VOUS Y mener.*

On suit cette règle dans la phrase impérative, pour la troisième personne, et même pour la seconde et la première, si le tour est négatif: *Qu'on ME LE pardonne, j'ai cru bien faire.*—*Ne LUI EN épargnez pas la peine.*

Tout change, si le tour est affirmatif, dans le commandement fait en seconde et en première personne. Les membres énoncés par ces pronoms vont alors se placer immédiatement après le verbe; de façon que *le, la, les*, prennent la première place, et faisant reculer les autres, le pronom *en*, qui étoit près du verbe, s'en trouve le plus éloigné: *Renvoyez-LE-MOI demain.*—*Présentez-LES-LEUR de bonne grâce.*—*Punissez-LES-EN rigoureusement.*—*Approchons-NOUS -EN avec respect.*

SIXIÈME RÈGLE.—Le régime direct énoncé par le pronom *tout*, ou par le substantif *rien*, se place après le verbe, quand celui-ci est énoncé par un temps simple; on dit: *Il soumet tout.*

Mais, quand le verbe est à un temps composé, ce régime direct se met entre les deux; ainsi l'on dit: *Il a tout soumis, il n'a rien dit.*

SEPTIÈME RÈGLE.—Le circonstanciel énoncé par l'adverbe se place, pour l'ordinaire, immédiatement après le verbe dans la phrase expositive; mais il se met presque toujours entre l'auxiliaire et le participe, quand le verbe est à un temps composé; on dira: *Pardonnons aux autres, comme si nous faisons souvent des fautes, et abstenons-nous du mal, comme si nous n'avions JAMAIS pardonné, à personne.*—*Il a grand soin de parer sa personne, mais il ne s'occupe AUCUNEMENT d'orner son esprit.*

Cette règle n'est pas si générale qu'elle ne souffre exception pour certaines conjonctions qui, venant à la suite du verbe, ne peuvent absolument s'en éloigner, et même pour d'autres circonstanciels de temps et d'habitude, qui, quoiqu'ils soient énoncés par plusieurs mots, précèdent néanmoins ceux qui expriment la manière: *Vous vous rendez donc promptement où les plaisirs vous attendent.* — *Il mange et boit pour l'ordinaire copieusement, et dort une heure après très-profondément.*

Quand le Circonstanciel est exprimé par plusieurs mots, c'est à la netteté du sens de régler sa place. Ainsi dans cette phrase: *Avec toute son adresse, il a fait un pas de clerc;* le Circonstanciel, *avec toute son adresse*, ne sauroit être ailleurs qu'à la tête; car, au milieu ou à la fin de la phrase, il rendroit le sens louche; en ce que la préposition *avec* sembleroit indiquer le moyen ou l'instrument avec lequel le pas de clerc a été fait, au lieu que, dans ce Circonstanciel, cette préposition tient lieu de *malgré*.

Lorsque la netteté du sens n'en souffre pas, ce n'est plus à la Grammaire, mais au goût de l'écrivain, de décider s'il doit placer le Circonstanciel composé au commencement, au milieu, ou à la fin de la phrase; on peut donc également dire: *En peu de temps il a fait une grande fortune.* — *Il a fait une grande fortune en peu de temps.*

Remarquons seulement que les Circonstanciels se placent rarement entre l'auxiliaire et le participe, du moins en prose. Ainsi l'on dit communément: *Il s'est démasqué trop tôt*, et rarement: *Il s'est trop tôt démasqué.*

Dans la forme interrogative, le Circonstanciel énoncé par un adjectif ne se met qu'après le sujet

composé, et avant ou après le participe: *Aimera-t-elle constamment?* — *Nos amis arriveront-ils aujourd'hui?* — *Avez-vous beaucoup gagné?* — *Avez-vous gagné beaucoup?*

Dans la forme impérative, il est renvoyé après tous les pronoms personnels ou relatifs, qui, n'étant pas accompagnés d'une préposition, suivent le verbe, pour faire la fonction de régime direct ou de régime indirect: *Répondez-lui hardiment* — *Offrons-la-lui galamment.*

Quelquefois dans les phrases impératives où deux régimes [l'un direct et l'autre indirect] sont employés, l'adverbe peut être placé entre ces deux régimes; c'est alors la netteté du sens ou l'harmonie qui doit en déterminer la place: *Faites-lui respectueusement vos observations.* — *Adressez-vous immédiatement à lui.* — *Sacrifiez-leur plutôt celle-ci.*

HUITIÈME RÈGLE. — La place du Conjonctif, énoncé par de simples conjonctions, dépend de la nature de ces conjonctions; les unes se mettent à la tête de la phrase, comme: *mais, car, ainsi*; les autres se mettent avec d'autres mots, comme: *donc, pourtant*; et quelques-unes n'ont point de place déterminée; tels sont: *cependant, néanmoins.*

Quant au Conjonctif énoncé par des expressions composées de plusieurs mots, il occupe le premier rang dans les phrases qu'il lie: *Il a voulu vivre comme les opulents, de sorte que, d'aisé il est devenu pauvre.* — *Elle sait se rendre aimable, au point qu'elle fait oublier la laideur de son visage.* — *Nous sommes souvent trompés par les apparences, c'est-à-dire, qu'il ne faut pas juger des gens sur la mine.*

(Girard, Vrais principes de la langue française, pag. 134 et suiv., t. I.)

Voilà tout ce qu'on peut dire sur la *Construction Grammaticale* des membres de la phrase dans la forme expositive, interrogative et impérative; mais l'ordre successif des rapports des mots n'est pas toujours exactement suivi dans l'exécution de la parole: la vivacité de l'imagination, l'empressement à faire connoître ce qu'on pense, le concours des idées accessoires, l'harmonie, le nombre, le rythme, etc., font souvent que l'on supprime des mots, dont on se contente d'énoncer les corrélatifs. On interrompt l'ordre de l'analyse, on donne aux mots une place qui, au premier aspect, ne paroît pas être celle qu'on auroit dû leur donner. Cependant celui qui lit ou qui écoute, ne laisse pas d'entendre le sens de ce qu'il lit ou qui écoute, parce que l'esprit rectifie l'irrégularité de l'énonciation, et place dans l'ordre de l'analyse les divers sens particuliers, et même le sens des mots qui ne sont pas exprimés.

C'est en ces occasions que l'analogie est d'un grand usage, et ce n'est que par analogie, par imitation, et allant du connu à l'inconnu, que nous pouvons concevoir ce qu'on nous dit. Si cette analogie nous manquoit, que pourrions-nous comprendre dans ce que nous entendons dire? Ce seroit pour nous un langage inconnu et inintelligible. La connoissance et la pratique de cette analogie ne s'acquièrent que par imitation; et par l'habitude, qui commence dès les premières années de notre vie.

Les façons de parler dont l'analogie est pour ainsi dire l'interprète, sont des phrases de la *Construction figurée*; et cette construction est celle où l'ordre et le procédé de l'analyse énonciative ne sont pas

suivis quoiqu'ils doivent toujours être aperçus, rectifiés ou suppléés.

ARTICLE II.

DE LA CONSTRUCTION FIGURÉE.

La *Construction figurée* est ainsi appelée, parce qu'en effet elle prend une figure, une forme qui n'est pas celle de la *Construction grammaticale*; à la vérité, elle est autorisée par l'usage, mais elle n'est pas conforme à la manière de parler la plus régulière, c'est-à-dire à la *Construction directe et grammaticale* dont il vient d'être question. Lors donc que l'ordre fixé par cette construction est altéré, on dit que la *Construction* est *figurée*, ou mieux encore *indirecte* et *irrégulière*. Or, elle peut être irrégulière, ou par *Ellipse*, ou par *Pélonasme*, ou par *Syllapse*, ou par *Inversion*; c'est ce qu'on appelle les quatre figures de mots.

(Dumarsais, Encycl. méth., et Lévizac, pag. 251, t. II.)

§ I.

DE L'ELIPSE.

L'*Ellipse* est une figure de construction qui consiste à supprimer un ou plusieurs mots, afin d'ajouter à la précision, sans rien ôter à la clarté.

(La Harpe, Cours de littérature.)

Cette figure doit son introduction dans les langues au désir qu'ont naturellement les hommes d'abréger

(Girard, Vrais principes de la langue française, pag. 134 et suiv., t. I.)

Voilà tout ce qu'on peut dire sur la *Construction Grammaticale* des membres de la phrase dans la forme expositive, interrogative et impérative; mais l'ordre successif des rapports des mots n'est pas toujours exactement suivi dans l'exécution de la parole: la vivacité de l'imagination, l'empressement à faire connoître ce qu'on pense, le concours des idées accessoires, l'harmonie, le nombre, le rythme, etc., font souvent que l'on supprime des mots, dont on se contente d'énoncer les corrélatifs. On interrompt l'ordre de l'analyse, on donne aux mots une place qui, au premier aspect, ne paroît pas être celle qu'on auroit dû leur donner. Cependant celui qui lit ou qui écoute, ne laisse pas d'entendre le sens de ce qu'il lit ou qui écoute, parce que l'esprit rectifie l'irrégularité de l'énonciation, et place dans l'ordre de l'analyse les divers sens particuliers, et même le sens des mots qui ne sont pas exprimés.

C'est en ces occasions que l'analogie est d'un grand usage, et ce n'est que par analogie, par imitation, et allant du connu à l'inconnu, que nous pouvons concevoir ce qu'on nous dit. Si cette analogie nous manquoit, que pourrions-nous comprendre dans ce que nous entendons dire? Ce seroit pour nous un langage inconnu et inintelligible. La connoissance et la pratique de cette analogie ne s'acquièrent que par imitation; et par l'habitude, qui commence dès les premières années de notre vie.

Les façons de parler dont l'analogie est pour ainsi dire l'interprète, sont des phrases de la *Construction figurée*; et cette construction est celle où l'ordre et le procédé de l'analyse énonciative ne sont pas

suivis quoiqu'ils doivent toujours être aperçus, rectifiés ou suppléés.

ARTICLE II.

DE LA CONSTRUCTION FIGURÉE.

La *Construction figurée* est ainsi appelée, parce qu'en effet elle prend une figure, une forme qui n'est pas celle de la *Construction grammaticale*; à la vérité, elle est autorisée par l'usage, mais elle n'est pas conforme à la manière de parler la plus régulière, c'est-à-dire à la *Construction directe et grammaticale* dont il vient d'être question. Lors donc que l'ordre fixé par cette construction est altéré, on dit que la *Construction* est *figurée*, ou mieux encore *indirecte* et *irrégulière*. Or, elle peut être irrégulière, ou par *Ellipse*, ou par *Pélonasme*, ou par *Syllèpe*, ou par *Inversion*; c'est ce qu'on appelle les quatre figures de mots.

(Dumarsais, Encycl. méth., et Lévizac, pag. 251, t. II.)

§ I.
UNIVERSIDAD DE NUEVO LEÓN
DE L'ELLIPSE. ®

L'*Ellipse* est une figure de construction qui consiste à supprimer un ou plusieurs mots, afin d'ajouter à la précision, sans rien ôter à la clarté.

(La Harpe, Cours de littérature.)

Cette figure doit son introduction dans les langues au désir qu'ont naturellement les hommes d'abrèger

le discours. En effet, elle le rend plus vif et plus concis, et lui donne, par ces qualités, un plus grand degré d'intérêt et de grâce: mais pour qu'une ellipse soit bonne, il faut, comme nous venons de le dire, que l'esprit puisse suppléer aisément la valeur des mots qu'on a jugé à propos d'omettre, il faut qu'elle soit autorisée par l'usage; cet arbitre souverain en matière de langage ne la permet pas toujours en prose, où parfois elle a quelque chose de trop brusque et par conséquent de désagréable.

(Dumarsais et Lévizac.)

L'Ellipse est fréquente dans notre langue, comme dans toutes les autres; cependant elle y est bien moins ordinaire qu'elle ne l'est dans les langues qui ont des cas, parce que, dans celles-ci, le rapport du mot exprimé avec le mot sous-entendu est indiqué par une terminaison relative; au lieu qu'en français, et dans les langues dont les mots gardent toujours leur terminaison absolue, il n'y a que l'ordre, ou observé, ou facilement aperçu, et rétabli par l'esprit, qui puisse faire entendre le sens des mots énoncés.

(Dumarsais.)

L'emploi de l'Ellipse exige donc, dans la langue française, beaucoup de réserve et de précaution, pour que le style ne soit pas obscur. Néanmoins elle est très-fréquemment employée, et tous nos bons écrivains en sont remplis. En voici quelques exemples:

Celui qui rend un service doit l'oublier; celui qui le reçoit, s'en souvenir. (Pensée de Démosthènes.)

Apprenons de nos malheurs à jouir des moindres biens; de nos fautes, à n'en plus commettre; de nos ennemis, à réformer notre conduite; et des méchants, à mieux sentir tout le prix des bons. (M. de Lingrèe)

La mode assujétit le sage à sa formule:

La suivre est un devoir, la fuir, un ridicule.

(Bernis.)

Notre mérite nous attire la louange des honnêtes gens; et notre étoile, celle du public.

(La Rochefoucauld, maxime 165.)

Le vieillard est riche de ce qu'il possède. et le jeune homme, de ce qu'il espère.

(Sadi, fable orientale.)

Le brave ne se connoît que dans la guerre, le sage, que dans la colère, l'ami, dans le besoin.

(Sentence persane.)

Toutes ces Ellipses sont telles, que celui qui lit ou qui écoute entend si aisément le sens, qu'il ne s'aperçoit pas seulement qu'il y ait des mots supprimés dans ce qu'il lit, ou dans ce qu'on lui dit; mais, quoique ces Ellipses soient bonnes, quoiqu'elles soient reçues par l'usage, il est certain qu'elles n'ont pas ce genre de beauté dont on trouve plus d'un exemple dans nos grands poètes.

Lorsque Corneille fait dire à Nérine, confidente de Médée, dans la tragédie de ce nom:

Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il?

et que Médée répond:

Moi,

Moi, dis-je, et c'est assez;

ce moi, qui est pour je me reste, est sublime, et dit plus qu'un long discours.

Lorsque, dans une autre tragédie de Corneille, Prusias dit à Nicomède (act. IV, sc 3): *et que dois-je être? roi*, réplique Nicomède, ce seul mot dit tout. Voilà du sublime, et du vrai sublime, qui n'auroit pas lieu sans l'expression elliptique.

(Lévizac, pag. 259, t. II.)

Quant aux *Ellipses* qui ont besoin d'un commentaire pour être entendues, l'usage les rejette; et par exemple, si, dans une proposition, le verbe est au singulier, il faut que chacun des sujets soit au singulier comme lui; car alors, au lieu de les embrasser tous, il répond à chacun en particulier, comme s'il étoit répété: et s'il y en a quelqu'un qui soit au pluriel, entre le verbe et celui-là, il n'y a plus concordance, l'*Ellipse* est irrégulière. Ainsi lorsque *Racine* a dit:

..... Les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

(*Athalie*, act V, sc. dern.)

Voltaire:

Vous régnez, Londres est libre, et vos lois, florissantes.

[*La Henriade*, chant II.]

Et *Montesquieu*: *Le peuple jouit des refus du prince, et les courtisans, de ses grâces;*

Ces écrivains se sont donné une licence que leur nom peut à peine faire pardonner.

(*Marmontel*, p. 348.)

Une licence plus grande encore dans l'*Ellipse*, c'est de supposer la répétition du verbe, lorsque le temps est changé:

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

(*Voltaire*, *Zaire*, act. I, sc. 1.)

Car le verbe sous-entendu avant *musulmane* est *je suis*, et non pas *j'eusse été*. (Même autorité.)

Un autre défaut dans l'*Ellipse*, c'est la différence du passif à l'actif, comme si l'on dit: EN AIMANT on veut L'ÊTRE. — J'AIMAIS, je me flattais de L'ÊTRE.

Qui ne sait point *aimer* n'est pas digne de l'être.

On se permettoit cette *Ellipse* du temps de *Vaugelas*, et récemment encore quelques bons écrivains se la sont permise:

On ne trompe pas long-temps les hommes sur leurs intérêts, et ils ne haïssent rien tant que de L'ÊTRE. [Vauvenargues.]

Mais, quoique cela s'entende, l'expression ne répond pas au sens; elle présente un faux régime.

(*Th. Corneille*, sur la 27^e rem. de *Vaugelas*. — *Dumarsais*, pag. 92, t. I.

— *Beauzée*, *Encyclopédie méthodique*, au mot *répétition*.)

Cependant l'*Ellipse* semble bonne à *Marmontel*, lorsqu'entre deux adjectifs de divers genres, tous deux au même nombre, la désinence est semblable pour tous les deux. Comme lorsqu'un homme dit à une femme: *Vous êtes sensible, je le suis plus que vous. — Vous avez été malade, et moi je le suis. — Vous êtes jeune, et je ne le suis pas.*

Vaugelas (433^e rem.) et *Th. Corneille* (sur cette rem.) ne désapprouvoient pas absolument qu'une femme dit: *Je suis plus grande que mon frère;* et un homme: *je suis plus grand que ma soeur;* mais ils sont d'avis que l'on doit éviter ce tour de phrase.

L'*Académie*, consultée à cet égard, a pensé que ces locutions sont fort bonnes, parce que l'adjectif, pour ne regarder qu'un des deux sexes, ne laisse pas de convenir à l'autre par la sous-entente, qui tacitement le fait du genre qu'il faut.

Andry de Boisregard (page 238 de ses *Réflexions sur la langue française*), *Chapelain* (sur la remarque de *Vaugelas*), *Wailly* (p. 151 de sa *Grammaire*), et *Lévizac* (p. 263), se sont rangés à l'avis de

l'Académie, et l'usage l'a confirmé. En effet, *St.-Evremond* a dit: *L'âme des femmes coquettes n'est pas moins FARDÉE que leur visage.*

Madame de Maintenon: *Je suis aussi LASSÉ du monde que les gens de la cour le sont de moi.*

La Bruyère: *La foiblesse est plus OPPOSÉE à la vertu que le vice.*

Lorsque, dans une proposition, l'un des deux membres est affirmatif, et l'autre négatif, on doit répéter le verbe, et ce seroit, d'après l'avis de *Beauzée* (Encycl. méth., au mot répétition) et de *Dumarsais* (p. 217, t. I.), une incorrection, une *Ellipse* irrégulière, que de s'en dispenser.

Lors donc que *Corneille* a dit (dans le *Cid*, act. III, sc. 6):

L'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur un devoir.

il a fait ce que l'on appelle une *Ellipse* irrégulière, et il dût éviter cette incorrection s'il eût dit:

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir,

(*L'Académie*, Sentim. Sur le *Cid*.)

Les Grammairiens que nous venons de citer sont d'avis d'appliquer cette règle aux propositions liées par la conjonction *mais*, et dont l'un des deux membres est affirmatif et l'autre négatif. Suivant eux, c'est une faute que de dire: *Notre réputation ne dépend pas du caprice des hommes, mais des actions louables que nous faisons.*

M. *Lemare* pense au contraire que *mais*, servant à marquer une idée d'opposition ou de restriction, annonce assez par lui-même dans quel sens (affir-

matif ou négatif) est pris le second membre de la phrase; dès-lors il croit que la répétition du verbe est absolument inutile, car elle ne servirait qu'à entraver la marche du style; d'ailleurs, ajoute-t-il, elle est contraire à l'usage des meilleurs écrivains, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les exemples suivants:

L'harmonie NE frappe pas simplement l'oreille, MAIS l'esprit,

(*Boileau*, Traité du Sublime.)

Les Richesses engendrent le Faste et la Mollesse, qui NE SONT point des enfants bâtards, MAIS leurs vraies et légitimes productions.

(Le même, Traité du Sublime, ch. 35.)

Le flambeau de la critique NE doit pas brûler, MAIS éclairer.

(*Favart*.)

Il n'est pas dans l'esprit humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux, MAIS seulement de ceux qui sont plus à plaindre.

(*J. J. Rousseau*, *Emile*.)

Curius, à qui les Samnites offraient de l'or, répondit que son plaisir N'ÉTOIT pas d'en avoir, MAIS de commander à ceux qui en avaient.

(*Bossuet*, Hist. universelle III^e partie.)

Quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; et puisqu'on ne sauroit les gagner que par les louanges, ce N'EST pas la faute de ceux qui flattent, MAIS de ceux qui veulent être flattés. (R)

(*Molière*, l'*Avare*, act. I. sc. 1.)

Ce NE SONT pas les places qui honorent les hommes, MAIS les hommes qui honorent les places.

(Mot d'*Agésilas*.)

Enfin, comme le fait observer *Marmontel* (*Gram-*

maire, pag. 358), dans la langue usuelle le besoin que l'on a communément de dire vite, a introduit infiniment plus de ces abréviations que dans la langue soigneusement écrite; c'est pour cela que le style familier en admet, dans toutes les langues, beaucoup plus que dans le style noble. Combien y a-t-il moins de tours elliptiques dans *Racine* et dans *Fénelon* que dans *Molière*, *La Fontaine* et madame de *Sévigné*!

Mais en revanche, la langue noble, surtout la langue poétique, a bien d'autres licences et d'autres hardiesses. *Racine*, le modèle dans l'art d'écrire la tragédie, *Racine*, le plus pur, le plus élégant de nos poètes, s'est permis souvent ce qu'on ne passeroit à aucun écrivain de nos jours.

Ainsi, au défaut de l'usage, l'analogie l'a autorisé à dire: *l'effroi de ses armes*, comme on dit, *la terreur de son nom*. Il a pu dire: *Il prend l'humble sous sa défense*, comme on dit, *sous sa garde, sous sa protection*, puisque l'un comme les deux autres présentent l'image d'un bouclier. Il a pu dire: *persécuter le père sur le fils*, comme on diroit, *se venger du père sur le fils*, puisque l'action est oppressive, et que *sur* la peint mieux que *dans*. Il a pu dire: *Mon âme inquiète d'une crainte*; et, dans le même sens:

La Grèce en ma faveur est trop inquiète.

(Andromaque, act. I, sc. 11.)

puisque cette expression *inquiète* a plus d'énergie qu'*inquiète*; elle signifie *troublée, agitée*, ce qu'*inquiète* ne diroit pas; car on ne dit pas *inquiète* en faveur de quelqu'un. — Enfin il a été permis à *Racine* de dire: *En votre main*, au lieu de, *en vos mains*:

Savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main?
(Bajazet, act I, sc. 7.)
et en ma main, au lieu de, en mes mains:

J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
(Britannicus, act. I, sec. 2.)

parce qu'en image, et familièrement parlant, dans *ma main*, et plus vif, plus fort, que dans *mes mains*: *Je tiens cette affaire dans ma main*. — *Je tiens sa fortune dans ma main*.

Il y a encore, ajoute *Marmontel*, une foule de locutions elliptiques, dont la plupart ne sont susceptibles d'aucune construction analytique, mais que l'usage autorise, et qui, reçues dans le langage, ne sont plus soumises à aucun examen.

§ II.

DU PLEONASME.

Cette seconde figure de construction est le contraire de l'ellipse. Dans celle-ci on supprime des mots nécessaires à la plénitude de la phrase, mais dont on peut aisément suppléer la valeur; dans celle-là, on ajoute des mots superflus qui pourraient être retranchés sans rien faire perdre du sens.

Lorsque ces mots superflus quant au sens, don-

ment au discours ou plus de grâce, ou plus de netteté, ou enfin plus de force et d'énergie, le *Pléonasmé* est une figure autorisée et même nécessaire. (*Dumarsais*, Encycl. méth., au mot *construction*, et sa *Logique*, pag 116.)

Quand on dit: *Louis XII*, LE BON ROI *Louis XII* mérita le glorieux surnom de *Père du Peuple*; ces mots le *bon roi Louis XII* marquent encore plus expressément la bonté de ce prince, que si l'on eût dit le *bon roi Louis XII*, sans répéter le non propre, pour ajouter l'épithète de *bon*, qui fixe l'attention sur la bonté.

(*Duclos*, supplément à la Grammaire de P. R., pag. 222.)

La répétition du régime dans ce vers de *Racine*.

Eh! que m'a fait, à moi, cette Troie où je cours?
(*Iphigénie*, act. IV, sc 6.)

marque non-seulement qu'*Achille* n'avoit point d'intérêt personnel dans la guerre, mais il le distingue d'*Agamemnon*, dont on fait sentir l'intérêt direct.

(Même autorité.)

La répétition du mot *vu*, et des mots de *mes yeux*, dans *Voltaire* (*Mérope*, act. V, sc. 6):

Les éclairs sont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.

dans *La Fontaine* (le *Dépositaire infidèle*).

Mais enfin. je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je.

et dans *Molière*:

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu.
Ce qu'on appelle vu. (*Tartufe*, act. V, sc. 3.)

est donc grammaticalement une double superfluité; mais cette superfluité ajoute des idées accessoires, qui augmentent l'énergie du sens, et qui font entendre qu'on ne parle pas sur le rapport douteux d'autrui, ou qu'on n'a pas vu la chose par hasard et sans attention, mais qu'on l'a vue avec réflexion, et qu'on ne l'assure que d'après sa propre expérience bien constatée.

(*Beauzée*, Encycl. méth., au mot *pléonasmé*.)

L'usage permet encore plusieurs *Pléonasmés* qui n'emportent avec eux aucun genre de beauté, mais qui ne sont cependant point regardés comme vicieux dans le style familier:

Je monte en haut. — Je descends en bas. — J'ai un ces deux terres ensemble (1).

[Le Dict. de l'Académie.]

(1.) *Loin de voir un pléonasmé dans l'expression monter en haut descendre en bas*, M. Laveaux y voit une ellipse, c'est-à-dire, le contraire.

Monter et descendre ne se construisent pas sans complément. Vous descendez, d'où? de la chambre; mais un homme dont les appartements sont partie au bas de la maison, et partie dans le haut, dira fort bien à ses gens, s'il est au rez-de-chaussée: Montez en haut; et s'il est en haut descendez en bas; c'est-à-dire, montez dans les appartements que j'ai en haut, descendez dans les appartements que j'ai en bas; à moins qu'il ne veuille désigner un lieu particulier, et alors il le nomme. Le besoin toujours renaissant d'exprimer indé-

Je l'ai entendu de mes propres oreilles.—Voler en l'air. (Vaugelas, 160^e rem.; Th. Corneille, et l'Académie dans ses Observ. sur cette remarque.)

....Point de bruit davantage.

Montez là-haut....

(Molière, l'École des femmes, act. II, sc. 6)

La flamme MONTE EN HAUT.—Les pierres TOMBENT D'EN HAUT.—Je le LUI ai dit à LUI MÊME.
(Wailly.)

Qu'on ne laisse monter aucune âme là-haut.

[Racine, les Plaideurs, act. I. sc. 6.]

sont des licences qui servent à exprimer ce que l'on veut dire d'une plus forte manière.

Mais le Pléonasmé qui n'est pas autorisé par l'usage, et qui n'apporte ni plus de netteté, ni plus de grâce, ni plus d'énergie, est un vice, ou du moins une négligence que l'on doit éviter. Ainsi on ne doit

terminément l'idée de montée et de descente a sollicité l'ellipse, dont un des principaux services est de faire dire en peu de mots ce qu'il faut dire souvent.

Unir ensemble. Plusieurs, dit Féraud, condamnent cette expression comme un pléonasmé, une superfluité de mots; mais Vaugelas (160^e remarque), Chapelain et Th. Corneille l'ont approuvée. On sait bien qu'on ne peut unir, sans mettre ensemble, mais aussi on ne peut voir que de ses yeux, et entendre que de ses oreilles.—Ainsi, par la même raison, il faudroit condamner *je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes oreilles, etc.*, expressions généralement reçues.

Nous ne croyons pas, fait observer M. Laveaux (au mot

pas joindre à un substantif une épithète qui n'ajoute rien au sens, et qui n'offre que la même idée. Ce vers de Voltaire [le Dépositaire, act. I, sc. 2.]

Mes emplois sont bien lourds.—Je le sais.—Bien pesants,
est vicieux; car si les emplois sont lourds, ils sont pesants.

L'ISTHME séparoit par une LANGUE DE TERRE deux mers voisines, offre encore le même vice; car c'est comme si l'on disoit, *L'isthme séparoit par un isthme*, puisque un isthme est une langue de terre

ensemble) sur cette remarque, que l'expression unir ensemble, puisse être justifiée par les expressions, *je l'ai vu de mes propres yeux, je l'ai entendu de mes propres oreilles.* Ici il y a réellement pléonasmé, en prenant ce mot en bonne part; c'est-à-dire qu'il y a des mots qui paroissent superflus par rapport à l'intégrité du sens grammatical, et qui servent pourtant à y ajouter des idées accessoires, surabondantes, qui y jettent de la clarté ou qui en augmentent l'énergie. Quand on dit, *je l'ai vu, la phrase est grammaticalement complète; et si l'on ajoute de mes propres yeux, c'est pour donner plus d'énergie à l'expression, pour affirmer avec plus de force qu'on a vu.*

Au contraire, dans unir deux choses ensemble, il n'y a point de pléonasmé, et sans le mot ensemble, le sens grammatical ne seroit pas complet. En effet, unir est un verbe actif qui exige un régime direct et un régime indirect; on unit une chose à une autre, on unit deux choses à une troisième, ou à plusieurs autres choses. Ainsi quand on dit, on les a unis, à moins qu'on ne parle de deux amants que l'on a mariés, la phrase n'est pas complète; car on n'exprime pas à quoi on les a unis. On pouvoit les unir, ou ensemble, ou à d'autres choses. Ensemble est donc nécessaire pour compléter le sens grammatical, et il n'y a là ni pléonasmé, ni périologie.

entre deux mers Dans cette phrase: *Il se vit FORCÉ MALGRÉ LUI de renoncer à son entreprise*, l'épithète *malgré lui*, n'ajoutant rien au sens, est une superfétation grammaticale, car on ne peut être forcé que malgré soi.

Enfin des substantifs à-peu-près synonymes, accumulés dans une même phrase, forment des *Pléonasmes* que le bon goût réproouve. Ainsi, *Voiture* auroit dû rejeter cette phrase: *Cicéron avoit étendu les BORNES et les LIMITES de l'éloquence*, parce que *limites* n'ajoute rien à l'idée de *bornes*.

(Dumarsais, Encycl. méth., au mot *construction*.)

§ III.

DE LA SYLLEPSE OU SYNTHÈSE.

La *Syllepse* a lieu lorsque les mots sont employés selon la pensée, plutôt que selon l'usage de la construction grammaticale, comme quand je dis: *Il est six heures*; car, selon la construction, il faudroit dire: *Elles sont six heures*, comme on le disoit autrefois, et comme on dit encore: *Il sont six, huit, quinze hommes*. Mais, ce que l'on prétend n'étant que de marquer un temps précis, et une seule de ces heures, savoir la sixième, ma pensée, qui se fixe sur celle-là, sans faire attention aux mots, fait que je dis: *Il est six heures*, plutôt que: *Elles sont six heures*. (MM. de Port-Royal, Gramm. gén. et rais. : des fig. de constr., pag. 219.)

C'est encore par cette figure que l'on peut rendre raison de certaines phrases où l'on exprime la négative *ne*, quoiqu'il semble qu'elle doive être supprimée, comme lorsqu'on dit: *Je crains qu'il NE vienne; j'em-*

pècherai qu'il NE vienne; j'ai peur qu'il N'oublie, etc' En ces occasions on est occupé du désir que la chose n'arrive pas; on a la volonté de faire tout ce qu'on pourra, afin que rien n'apporte d'obstacle à ce qu'on souhaite voilà ce qui fait énoncer la négation. (Dumarsais, Encycl. méth., au mot *construction*, et sa logique, pag. 119.)

C'est aussi par une figure semblable que Voltaire a dit:

Jeune et charmant objet dont le sort de la guerre,
Propice à ma vieillesse, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout respecte avec moi vos malheureux destins.
(Voltaire, Mahomet, act. I, sc. 2.)

Tombée est ici au féminin, parce que l'auteur étoit plus occupé de *Palmire*, à qui ces paroles s'adressent, que de la qualification de *jeune et charmant objet*, qu'il lui donne.

Quand *La Bruyère* (des Femmes, chap. III.) a dit: *Une femme infidèle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidèle; si la croit fidèle, elle est perfide*. Il, est un tour élégant et fort bon, parce que ce n'est pas le mot *personne* qui reste à l'esprit, c'est l'idée d'*homme, de mari*. (Condillac, de l'art d'écrire, ch. XI, liv. 1er.)

L'emploi de la *Syllepse* est encore très-heureux dans ces vers de *Racine* (*Athalie*, act. IV, sc 3):

Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et, comme eux, orphelin.

La régularité de la construction demandoit com-

me lui, puisque ce pronom se rapporte au mot *pauvre*; mais le poète oublie qu'il a employé ce mot plein de son idée, il ne voit que les pauvres et les orphelins en général; et c'est sur ces êtres si intéressants qu'il porte toute son attention: *comme eux* est donc la seule expression que *Racine* a dû employer, puisqu'elle répond si bien à l'idée et au sentiment qui l'occupent.

(*Lévisac*, pag. 268 t. 2.)

§ IV.

DE L'INVERSION OU HYPERBATE.

L'*Inversion* consiste dans le déplacement des mots qui composent un discours, dans l'interversion de l'ordre rigoureux déterminé par la succession des idées, et fixé par la Grammaire.

Cette figure étoit, pour ainsi dire, naturelle au latin. Comme il n'y avoit que les terminaisons des mots qui, dans l'usage ordinaire, fussent les signes de la relation que les mots avoient entre eux, les Latins n'avoient égard qu'à ces terminaisons, et ils plaçoient les mots selon qu'ils se présentoient à l'imagination, ou selon que cet arrangement leur paroissoit produire une cadence et une harmonie plus agréable; mais, parce qu'en français les noms ne changent point de terminaison, nous sommes obligés communément de suivre l'ordre de la relation que les mots ont entre eux. Ainsi nous ne saurions faire usage des *Inversions*, que lorsqu'il est aisé de les ramener à l'ordre de la construction grammaticale.

Cette figure donne souvent aux phrases plus de rapidité, de grâce, de énergie; quelquefois même elle ajoute à la clarté en évitant les amphibologies; et alors on dit, même dans le discours ordinaire, la préférer à la construction grammaticale. (*Dumarsais*, Encycl. méth., au mot *construction*.)

Quand *Fleéchier*, dans son oraison funèbre du duc de Montausier, a dit: *Ce fut après un solennel et magnifique sacrifice, où coula le sang de mille victimes, que Salomon*, etc.; cette phrase a certainement plus de grâce que s'il eût dit, suivant la construction grammaticale: *sacrifice où le sang de mille victimes coula.* (Même autorité.)

Si le même écrivain eût dit: *Cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces, prenoit déjà l'essor pour se sauver vers les montagnes*, il n'eût fait que raconter un fait; mais il a fait un tableau en disant:

Déjà prenoit l'essor, pour se sauver vers les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces.

Prenoit l'essor, est la principale action, c'est celle qu'il faut peindre sur le devant du tableau — *Déjà* est une circonstance nécessaire, qui viendrait trop tard si elle ne commençait pas la phrase. L'action se peint avec toute sa promptitude dans *déjà prenoit l'essor*; elle se ralentit, si l'on disoit *il prenoit déjà l'essor*. — *Pour se sauver vers les montagnes* est une action subordonnée, et ce n'est pas sur elle que le plus grand jour doit tomber. Si *Fleéchier* eût dit: *pour se sauver vers les montagnes, déjà prenoit l'essor*, le coup de pinceau eût été manqué. — Enfin, *dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces*, est une action encore plus éloignée; aussi l'ora-

teur la rejette-t-il à la fin, comme dans la partie fuyante: elle n'est là que pour contraster, pour faire ressortir davantage l'action principale.

(Condillac, de l'art d'écrire, chap. XIV, liv. 2.)

Chacun demande à Dieu avec larmes, qu'il abrège ses jours pour prolonger une vie si précieuse: on entend un cri de la nation, ou plutôt de plusieurs nations intéressées dans cette perte. Elle approche néanmoins cette mort inexorable, qui, par un seul coup qu'elle frappe, vient percer le sein d'une infinité de familles. (Bossuet.)

L'approche de la mort est une peinture d'autant plus vivante qu'elle suit immédiatement le cri des nations. L'inversion fait toute la beauté de ce dernier membre; cependant, si Bossuet eût dit dans le premier membre: *chacun avec larmes demande*, cette transposition auroit rendu plus sensible l'image que font ces mots avec larmes. (Même autorité.)

O nuit désastreuse! ô nuit effroyable, où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle. Madame se meurt, Madame est morte! (Bossuet.)

A cet endroit de l'oraison funèbre de Madame, tout le monde répandit des larmes; mais il est bien vraisemblable qu'on n'en auroit pas répandu, si Bossuet avoit dit: *O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où cette étonnante nouvelle, Madame se meurt, Madame est morte, retentit tout-à-coup comme un éclat de tonnerre!* Il fallait pour l'image qu'après avoir peint la promptitude avec laquelle on fut frappé de cette nouvelle, la voix de l'orateur tombât avec ces mots: *Madame se meurt, Madame est morte.*

(Même autorité.)

L'Inversion est très-propre à augmenter la force

des contrastes, et par-là elle donne, pour ainsi dire, plus de relief à une idée, et la fait ressortir davantage. Bossuet pouvoit dire:

Douze pécheurs envoyés par Jésus-Christ, et témoins de sa résurrection, ont accompli alors, ni plus tôt, ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter, ce que les prophètes ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidèle, n'ont pu faire.

Mais Bossuet se sert d'une Inversion, par laquelle il fixe d'abord l'esprit sur les philosophes, sur les prophètes, sur le peuple juif protégé et fidèle; il nous fait sentir toute la grandeur de l'entreprise, avant de parler de ceux qui l'ont accomplie, et le tour qu'il prend doit toute sa beauté à l'adresse qu'il a de renvoyer les douze pécheurs et l'accomplissement à la fin de la phrase. Il s'exprime ainsi:

Alors seulement, et ni plus tôt, ni plus tard, ce que les philosophes n'ont osé tenter; ce que les prophètes, ni le peuple juif, lorsqu'il a été le plus protégé et le plus fidèle, n'ont pu faire; douze pécheurs, envoyés par Jésus-Christ, et témoins de sa résurrection, l'ont accompli. (Même autorité.)

En général, l'art de faire valoir une idée consiste à la mettre à la place où elle doit frapper le plus: *Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle, songe plus à sa personne qu'à ses écrits: il faut toujours tendre à la perfection; et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.*

(La Bruyère, des Ouvrages de l'esprit, chap. I.)

Par cette Inversion, La Bruyère fait mieux sentir

le motif qu'un écrivain doit se proposer, que s'il eût dit: *et alors la postérité sait nous rendre cette justice*, etc. (Même autorité, même chap.)

L'Inversion est commune à la prose et à la poésie, et celle-ci n'a guère plus de privilège que la prose; néanmoins les Inversions, quoique de la même nature, y sont plus fréquentes, parce que plus l'esprit sera animé de passions fortes et de sentiments vifs, plus il s'en permettra même sans s'en apercevoir. Toutefois il faut prendre garde que les Inversions ne donnent lieu à des phrases louches, équivoques, et où l'esprit ne puisse pas aisément rétablir la construction grammaticale, car on ne doit jamais perdre de vue que l'on ne parle que pour être entendu, et que c'est là le premier but de la parole, le premier objet de toutes les langues. Si donc les Inversions sont forcées, si les règles de la langue sont violées, l'esprit est mécontent, et condamne le poète. Nous pourrions citer beaucoup d'exemples d'Inversions vicieuses; nous nous bornerons à un seul. *Boileau* à dit (satire I):

Que *George* vive ici, puisque *George* y sait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis;
Que *Jacquin* vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste.

Dans cette première phrase, le relatif *que*, qui amène la phrase incidente *un million*, etc., se trouve séparé de son antécédent *George*, par *vive ici*, puisque *George* y sait vivre, ce qui n'est pas permis dans notre langue; ainsi cette Inversion ne peut être tolérée. La même faute se trouve dans la seconde phrase. (*Lévisac*, pag. 255, t. II.)

§ V.

DES GALLICISMES.

Quoique toutes les langues paroissent construites sur un plan uniforme dans leurs parties essentielles, elles offrent cependant des particularités, soit dans l'emploi des mots, soit dans la manière de les arranger, qui, s'écartant des règles ordinaires, distinguent une langue de toutes les autres. Ces locutions particulières s'appellent *Idiotismes*.

Lorsqu'on a voulu distinguer les idiotismes propres à une langue en particulier, on leur a donné un nom analogue à celui de cette langue. Les idiotismes de la langue française s'appellent *Gallicismes*, comme ceux du grec s'appellent *hellenismes*; ceux du latin *latinismes*; ceux de l'anglais *anglicismes*; ceux de l'allemand *germanismes*. Ainsi *idiotisme* désigne le genre, dont les autres mots sont les espèces.

Le Gallicisme étant une façon de s'exprimer particulière à notre langue, cette particularité d'expression peut se trouver,

- 1^o Dans le sens d'un mot simple;
- 2^o Dans l'association de plusieurs mots;
- 3^o Dans l'emploi d'une figure;
- 4^o Dans la construction de la phrase.

Quelques exemples suffiront pour justifier et éclaircir ces distinctions.

I. Il ne peut y avoir de Gallicisme de la première espèce que dans les mots qui, étant communs à plusieurs langues, ont pris dans la nôtre une signification toute particulière, et éloignée de celle du mot primitif.

Ainsi nos langues modernes ont adopté le mot

le motif qu'un écrivain doit se proposer, que s'il eût dit: *et alors la postérité sait nous rendre cette justice*, etc. (Même autorité, même chap.)

L'Inversion est commune à la prose et à la poésie, et celle-ci n'a guère plus de privilège que la prose; néanmoins les Inversions, quoique de la même nature, y sont plus fréquentes, parce que plus l'esprit sera animé de passions fortes et de sentiments vifs, plus il s'en permettra même sans s'en apercevoir. Toutefois il faut prendre garde que les Inversions ne donnent lieu à des phrases louches, équivoques, et où l'esprit ne puisse pas aisément rétablir la construction grammaticale, car on ne doit jamais perdre de vue que l'on ne parle que pour être entendu, et que c'est là le premier but de la parole, le premier objet de toutes les langues. Si donc les Inversions sont forcées, si les règles de la langue sont violées, l'esprit est mécontent, et condamne le poète. Nous pourrions citer beaucoup d'exemples d'Inversions vicieuses; nous nous bornerons à un seul. *Boileau* à dit (satire I):

Que *George* vive ici, puisque *George* y sait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De clerc, jadis laquais, a fait comte et marquis;
Que *Jacquin* vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre et la peste.

Dans cette première phrase, le relatif *que*, qui amène la phrase incidente *un million*, etc., se trouve séparé de son antécédent *George*, par *vive ici*, puisque *George* y sait vivre, ce qui n'est pas permis dans notre langue; ainsi cette Inversion ne peut être tolérée. La même faute se trouve dans la seconde phrase. (*Lévisac*, pag. 255, t. II.)

§ V.

DES GALLICISMES.

Quoique toutes les langues paroissent construites sur un plan uniforme dans leurs parties essentielles, elles offrent cependant des particularités, soit dans l'emploi des mots, soit dans la manière de les arranger, qui, s'écartant des règles ordinaires, distinguent une langue de toutes les autres. Ces locutions particulières s'appellent *Idiotismes*.

Lorsqu'on a voulu distinguer les idiotismes propres à une langue en particulier, on leur a donné un nom analogue à celui de cette langue. Les idiotismes de la langue française s'appellent *Gallicismes*, comme ceux du grec s'appellent *hellenismes*; ceux du latin *latinismes*; ceux de l'anglais *anglicismes*; ceux de l'allemand *germanismes*. Ainsi *idiotisme* désigne le genre, dont les autres mots sont les espèces.

Le Gallicisme étant une façon de s'exprimer particulière à notre langue, cette particularité d'expression peut se trouver,

- 1^o Dans le sens d'un mot simple;
- 2^o Dans l'association de plusieurs mots;
- 3^o Dans l'emploi d'une figure;
- 4^o Dans la construction de la phrase.

Quelques exemples suffiront pour justifier et éclaircir ces distinctions.

I. Il ne peut y avoir de Gallicisme de la première espèce que dans les mots qui, étant communs à plusieurs langues, ont pris dans la nôtre une signification toute particulière, et éloignée de celle du mot primitif.

Ainsi nos langues modernes ont adopté le mot

sentiment, dérivé du primitif latin *sentire*; mais ce mot a pris dans chacune d'elles des nuances d'acceptions particulières à chacune d'elles. En italien, *sentimento* exprime deux idées différentes: 1^o l'opinion qu'on a sur un objet ou sur une question; 2^o la faculté de sentir. En anglais, *sentiment* ne signifie que le premier de ces deux sens, celui d'opinion.

En espagnol, *sentimiento* signifie *souffrance*, comme le verbe *sentire* a le sens du mot latin *pati* (*souffrir*).

En français, le mot *sentiment* a pris beaucoup plus d'extension; non-seulement il désigne en général toutes les affections de l'âme, mais il exprime plus particulièrement la passion de l'amour. "Son *sentiment* étoit si profond, dit l'auteur de *la Princesse de Clèves*, que rien au monde ne pouvoit la distraire des objets qui servoient à le nourrir." Traduisez cette phrase dans toute autre langue, en conservant le mot *sentiment*, et vous ferez un Gallicisme. Les Anglais en ont fait un, en créant le mot *sentimental* qui a un sens plus étendu que leur substantif *sentiment*, mais qui est parfaitement analogue à l'usage que nous avons fait du mot *sentiment*, et qui ne pouvoit, par conséquent, manquer d'être adopté par nos écrivains à sentiment.

Les altérations du sens de beaucoup de mots, dues à la frivolité, aux caprices de la mode, sont inconcevables, et produisent souvent des Gallicismes; c'est ainsi que nous disons: *un homme de condition*, pour désigner un gentilhomme; et dans le langage populaire: *un homme en condition*, pour désigner un domestique.

Nous donnons dans le langage familier, aux termes *honnête* et *honnêtement*, *raisonnable* et *raisonnablement*, des acceptions aussi bizarres qu'éloignées

du sens primitif et naturel de ces mots. Lisette dit à Gêronte, dans le *Méchant de Gresset*:

Et vous vous fâchez même assez *honnêtement*. (Act. I, sc. 2)

On dit, dans le même style, qu'un homme est *raisonnablement* ennuyeux. *Molière* a fait un usage plaisant de l'adjectif *raisonnable*, dans les *Fourberies de Scapin*: "Il me faut un cheval de service, et "je n'en saurois avoir un tant soit peu *raisonnable*, à "moins de soixante pistoles."

II. *Des associations singulières de mots*, en changeant tout-à-fait le sens des termes, produisent souvent des Gallicismes. Ainsi, le même adjectif, mis avant ou après son substantif, exprime des idées différentes; il y a loin d'un *bon homme* à un *homme bon*; d'un *galant homme* à un *homme galant*; d'un *brave homme* à un *homme brave*; d'une *sage femme* à une *femme sage*: d'une certaine nouvelle à une nouvelle certaine.

Le mot *autre* perd sa signification étant joint à nous ou à vous: *vous autres, nous autres*. Gêronte dit dans le *Méchant de Gresset*:

... Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà! vous prenez tous les gens pour des bêtes.

(Act. I, sc. 4.)

Il y a deux Gallicismes dans ce peu de mots: *vous autres*, et *vous viola*.—A cela près, pour dire *excepté cela*, et aussi un Gallicisme. "A une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes," dit *La Rochefoucauld*.—*Mauvaise grâce* présente l'association de deux mots qui semblent se repousser.

III. Les *Gallicismes des figures* sont très-nombreux, quoiqu'on ne doive y comprendre que les expressions figurées employées dans l'usage commun de la langue, et non celles qui pourroient être autorisées seulement par des exemples particuliers. C'est une figure bien hardie, et particulière à notre idiome, que celle qu'on emploie tous les jours, en disant: *comment vous portez-vous? il se porte mal*; pour dire *comment est votre santé? sa santé est mauvaise*. Les anglais sont encore plus bizarres dans leur formule ordinaire: *how do you do?* signifie littéralement, *comment faites-vous faire?* pour dire *comment vous portez-vous?*

Dans leur langue, le mot *do* (*faire*) se met avant les autres verbes, comme purement explétif, sans en changer le sens. Toutes les phrases où on l'emploie ainsi, sont des *anglicismes*.

Les expressions figurées qui forment des Gallicismes, sont tirées plus généralement d'anciens usages qui nous étoient vraisemblablement plus familiers qu'aux autres nations; comme les tournois, la chasse, le jeu de paume, etc. Ainsi, on dit *rompre en visière* à quelqu'un, pour dire l'attaquer, le contredire avec aigreur et avec emportement sur ses opinions, ses prétentions, etc.; parce qu'il n'étoit pas permis, dans les joutes ni dans les tournois, de frapper à la visière de son adversaire.

Être à bout, à bout de voie, sont des termes de chasse.

Servir sur les deux toits, donner dans le travers, friser la corde, sont des termes de la paume. C'est de ce jeu que sont venues aussi ces locutions: *Il me la donne belle; vous me la baillez bonne*. C'est une ellipse où le mot *balle* est sous-entendu. *Empau-*

mer quelqu'un, *empaumer* une affaire vient de la même source.

Il y a des figures, même très-hardies, dont l'emploi, dans la langue commune, ne peut s'expliquer. Nous en avons surtout tiré un grand nombre des verbes qui sont d'un usage plus ordinaire; tels que *être, avoir, faire, aller, venir, entrer, sortir, perdre, gagner*, etc. Nous ne citerons que les expressions suivantes: *être au fait* des usages, d'une aventure; *il s'est tué*; *il s'est vu mourir*; *je me suis trouvé mal*: quand le médecin est venu, *elle s'est trouvée morte*; *faire la barbe*; *faire les ongles*, pour ôter la barbe, *couper les ongles*; *nous allons rester*; *il vient de s'en aller*; *je sors de maladie*; *perdre un objet de vue*; *gagner une maladie*; *se mettre à rire, à dormir*; *se louer de quelqu'un, de quelque chose*, etc.

C'est une image assez hardie que d'appeler une chose *en l'air*, une chose, sans fondement; que de dire, *un conte en l'air*, parler *en l'air*.—On trouve dans les Plaideurs:

Et d'une cause *en l'air* il le faut bien leurrer.
(Act. III, sc. 2.)

S'oublier, pour *oublier ce qu'on est*, est encore un Gallicisme; comme, *se mettre en quatre*, pour dire, *faire tous ses efforts*.

IV. Les *Gallicismes de construction* sont aisés à reconnoître, parce qu'ils sont presque tous, dans certaines constructions, contraires aux règles ordinaires de la syntaxe; d'autres sont des ellipses; quelques-uns ne peuvent être attribués qu'aux inexplicables bizarreries de l'usage.

Il y a, pour dire, *il est, il existe*, est un Gallicisme qui se reproduit dans beaucoup de phrases. *Il y*

avoit autrefois un roi; il y a deux ans que je ne l'ai vu; il y a à parier que cela n'arrivera pas, etc., etc., sont autant de Gallicismes. Il y en a deux dans la phrase suivante: *Il n'y a pas jusqu'aux enfants qui ne s'en mêlent.*

Il n'est rien moins que généreux, pour dire: *Il n'est point généreux. On ne laisse pas de s'amuser, malgré les calamités publiques; vous avez beau dire, sont encore des Gallicismes.*

L'usage bizarre que nous faisons du mot *en*, dans un grand nombre de phrases, est une source de Gallicismes; comme, *à qui en avez-vous? où veut-il en venir? en vouloir à quelqu'un; en user mal; en mal agir avec lui; on en vint aux mains.*

Si j'étois que de vous, est un Gallicisme employé par Molière, dans les Femmes savantes:

Je ne souffrirais pas, si j'étois que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.

(Act. IV, sc. 2.)

On disoit à un homme qui avoit fait une sottise:
Si j'étois que de vous, j'irois me pendre tout-à-l'heure.

Eh bien, soyez que de moi, répondit-il au don-
neur d'avis.

„La raillerie de Cicéron, dit Gédoyn (trad. de Quintilien, livre VI), a je ne sais quoi d'honnête, et *qui sent son bien.*” Cette dernière expression est un vrai Gallicisme, qui ne sera bientôt plus qu'un barbarisme.

De plus longs détails nous paroissent inutiles. C'est aux maîtres à faire connoître ces Gallicismes, lorsqu'ils se présentent.

Cependant nous finirons ce chapitre par quelques réflexions sur l'emploi des Gallicismes.

On doit distinguer, relativement au style, trois sortes de Gallicismes. La première est celle des Gallicismes que le genre noble et élevé admet, parce qu'ils communiquent au style de l'énergie, de la grâce et de la variété. La deuxième est celle des Gallicismes qui ne conviennent qu'au style léger, familier et badin. La troisième enfin est celle de ces Gallicismes que la bonne compagnie proscrit, et qu'on ne trouve employés que dans le style burlesque, bas et populaire.

C'est des deux premières sortes de Gallicismes que M. de Rivarol a dit: „Les tournures particulières d'une langue qu'on appelle *idiotismes*, si embarrassantes pour les étrangers, sont pourtant ce qui donne éminemment de la grâce au langage; Pascal, Molière, Mme de Sévigné, Voltaire en fourmillent. Les français trouvent aux Gallicismes le charme que les Grecs trouvoient aux hellénismes. Mais tout dépend de leur heureux emploi: il constitue le bon goût chez nous; il constituoit l'urbanité chez les Latins, et l'atticisme chez les Grecs. On sent, ajoute-t-il, que je ne parle pas ici du jargon du petit peuple, mais de la langue nationale, parlée par le public, et cultivée par les gens de goût.”

L'heureux emploi des Gallicismes de la première classe est réservé au génie. Un esprit fin et délicat fait usage de ceux de la seconde. L'homme bien élevé se sert rarement de ceux de la troisième: ils sont le signe d'un esprit bas et rampant.

De ce genre sont une infinité d'expressions proverbiales, qui sont de vrais Gallicismes. Pur langage du peuple, on ne les tronve, comme le fait observer M. de Rivarol, ni dans les livres, ni dans le monde.

L'emploi des Gallicismes est moins fréquent à me-

sure que le genre est plus élevé: on n'en trouve qu'un très-petit nombre dans le poème épique, dans la tragédie, et dans les discours sur de grands objets. *Corneille, Racine, Fléchier Bossuet* etc., en ont très-peu. Mais on les trouve en abondance dans la comédie, dans les poèmes sur des sujets plaisants, et dans tout ce qui a rapport au style simple et familier. *Voltaire, Gresset, La Fontaine, Mme de Sévigné*, etc., en sont pleins. Mais ici il y a une grande distinction à faire. L'emploi des Gallicismes donne de la grâce et de la légèreté au style de *Voltaire*; de la finesse et le ton du jour à celui de *Gresset*; de l'enjouement et de la plaisanterie à celui de *Pascal*; de la délicatesse, de la naïveté, et une grâce inexprimable à celui de *La Fontaine* et de *Mme de Sévigné*: mais il ne donne qu'un ton lourd et pédant à celui de l'abbé *D'Olivet*: et la raison en est que ce dernier n'ayant reçu qu'une éducation de collège, n'a pu faire perdre à ces locutions ce qu'elles ont contracté de bas en passant dans toutes les bouches, au lieu que les premiers les ont ennoblies par le goût qui les a dirigés dans le choix qu'ils en ont fait, et par la manière dont ils les ont amenées dans le discours.

(*Beauzée, Douchet, Lévizac et Suard.*)

CHAPITRE II.

DES QUALITÉS

QUI CONTRIBUENT A LA PERFECTION DU LANGAGE ET DU STYLE.

PRÉSENTEMENT que nous avons dit tout ce qu'il est indispensable de savoir sur la Construction grammaticale, sur la Construction figurée, et sur les Gallicismes, il est nécessaire que nous entretenions nos lecteurs des qualités qui contribuent à la perfection du langage et du style, sous le rapport de l'exactitude grammaticale.

La pureté, la netteté, la propriété des expressions, sont des qualités indispensables, soit que l'on parle, soit que l'on écrive; et c'est mal parler sa langue que de les négliger.

L'élégance, la grâce, la précision, la force, la richesse, le naturel, sont d'une nécessité moins rigoureuse; mais leur réunion constitue l'écrivain distingué.

ARTICLE PREMIER.

DES QUALITÉS QUI CONTRIBUENT A LA PERFECTION DU LANGAGE.

La pureté consiste à n'employer que les mots et les locutions que les règles, ou du moins que l'usage autorise.

La netteté consiste dans l'arrangement des mots.

La propriété des expressions a pour objet la con-

sure que le genre est plus élevé: on n'en trouve qu'un très-petit nombre dans le poème épique, dans la tragédie, et dans les discours sur de grands objets. *Corneille, Racine, Fléchier, Bossuet* etc., en ont très-peu. Mais on les trouve en abondance dans la comédie, dans les poèmes sur des sujets plaisants, et dans tout ce qui a rapport au style simple et familier. *Voltaire, Gresset, La Fontaine, Mme de Sévigné*, etc., en sont pleins. Mais ici il y a une grande distinction à faire. L'emploi des Gallicismes donne de la grâce et de la légèreté au style de *Voltaire*; de la finesse et le ton du jour à celui de *Gresset*; de l'enjouement et de la plaisanterie à celui de *Pascal*; de la délicatesse, de la naïveté, et une grâce inexprimable à celui de *La Fontaine* et de *Mme de Sévigné*: mais il ne donne qu'un ton lourd et pédant à celui de l'abbé *D'Olivet*: et la raison en est que ce dernier n'ayant reçu qu'une éducation de collège, n'a pu faire perdre à ces locutions ce qu'elles ont contracté de bas en passant dans toutes les bouches, au lieu que les premiers les ont ennoblies par le goût qui les a dirigés dans le choix qu'ils en ont fait, et par la manière dont ils les ont amenées dans le discours.

(*Beauzée, Douchet, Lévizac et Suard.*)

CHAPITRE II.

DES QUALITÉS

QUI CONTRIBUENT A LA PERFECTION DU LANGAGE ET DU STYLE.

PRÉSENTEMENT que nous avons dit tout ce qu'il est indispensable de savoir sur la Construction grammaticale, sur la Construction figurée, et sur les Gallicismes, il est nécessaire que nous entretenions nos lecteurs des qualités qui contribuent à la perfection du langage et du style, sous le rapport de l'exactitude grammaticale.

La pureté, la netteté, la propriété des expressions, sont des qualités indispensables, soit que l'on parle, soit que l'on écrive; et c'est mal parler sa langue que de les négliger.

L'élégance, la grâce, la précision, la force, la richesse, le naturel, sont d'une nécessité moins rigoureuse; mais leur réunion constitue l'écrivain distingué.

ARTICLE PREMIER.

DES QUALITÉS QUI CONTRIBUENT A LA PERFECTION DU LANGAGE.

La pureté consiste à n'employer que les mots et les locutions que les règles, ou du moins que l'usage autorise.

La netteté consiste dans l'arrangement des mots.

La propriété des expressions a pour objet la con-

venance qui doit exister entre les mots, et le sens que l'on veut exprimer.

(Marmontel, pag. 376, 378 et 400.)

Partout où ces qualités ne se rencontrent pas, il y a ou *Barbarisme*, ou *Solécisme*, ou *Disconvenance*, ou *Equivoque*, ou *Amphibologie*.

§ I.

DU BARBARISME. (2)

Le *Barbarisme* est une faute contre la pureté du langage, un tour étranger à la langue que l'on parle.

On fait un *Barbarisme*, 1^o en employant un mot qui n'est adopté ni par l'*Académie* ni par les bons écrivains; par exemple: *élogier*, au lieu de *louer*; *par contre*, au lieu de *au contraire*; *embrouillamini* au lieu de *brouillamini*; *paralésie*, au lieu de *paralysie*.

(Dumarsais, Encycl. méth., au mot *Barbarisme*.)

2. ° En prenant un mot dans un sens différent de celui qui lui est assigné par l'usage, par exemple, lorsqu'on se sert d'un adverbe comme si c'étoit une préposition: *Il est arrivé AUPARAVANT midi*, pour dire *avant midi*; *DESSUS la table*, pour dire *sur la table*; *DESSOUS le lit*, pour *sous le lit*.

[Le même.]

(2) Tout le monde sait que le mot *Barbarisme* signifie expressions, tour barbare, c'est-à-dire étranger, parce que tous les peuples étrangers étoient appelés barbares par les Grecs et les Romains,

3. ° En mettant des prépositions, des conjonctions, ou d'autres mots, où il n'en faut pas; en employant ceux qu'il faut employer: comme lorsqu'on dit, *se venger sur l'un et l'autre*; au lieu de *se venger sur l'un et sur l'autre*; *il ne manquera de faire son devoir*, au lieu de *il ne manquera pas de faire son devoir*; *les père et mère sont obligés*, au lieu de *le père et la mère*, ou *les parents sont obligés*.

(Vaugelas, 545e rem.)

4. ° En donnant à un mot un nombre que l'usage lui refuse, comme *bonheurs*, *chastetés*, mis au pluriel au lieu du singulier; ou *catacombe*, *funéraille*, mis au singulier au lieu du pluriel.

(Même autorité.)

5. ° En terminant un mot autrement que l'usage ne le veut: comme si l'on disoit des *yeux de boeuf*, pour des *ocils de boeuf*; des *ails* pour des *aulx*.

6. ° C'est encore faire un *Barbarisme* que de donner aux parties d'un verbe des formes différentes de celles que l'usage autorise; par exemple, d'écrire, *il soye*, *il aye*, au lieu de *il soit*, *il ait*.

7. ° Enfin plusieurs, trompés par une fausse analogie entre le simple et les composés, disent: *vous contredites*, *vous dedites*, *vous médites*, *vous maudites*, comme on dit: *vous dites* et *vous redites*; c'est un *Barbarisme*: la pureté de la langue demande, *vous contredisez*, *vous médisez*, *vous maudissez*.

(Beauzée, Encycl. méth.)

§ II.

DU SOLÉCISME. (3)

Le Solécisme viole les règles établies pour la pureté du langage.

Il est possible de faire des Solécismes en plusieurs manières.

1. ° Contre le genre des noms. *J.-J. Rousseau* (*Émile*, liv. I.) fait un Solécisme de genre, quand il dit: *leurs pleurs sont BONNES; les LONGUES pleurs d'un enfant; ELLES ne sont point l'ouvrage de la nature.* Les mots *bonnes, longues, elles*, sont au féminin, quoiqu'ils se rapportent à *pleurs*, qui est un nom masculin.

2. ° Contre le genre et contre le nombre. *P. Corneille* (*Pompée*, act III, sc. I.) fait dire par *Achoré*, parlant de l'arrivée de *César* en *Egypte*: *Il venoit à PLEIN voile*: c'est un Solécisme contre le genre, puisque *voile* de vaisseau a toujours été féminin; c'est un Solécisme contre le nombre, car on ne dit, et l'on ne doit dire qu'au pluriel, *aller, voguer à pleines voiles.*

3. ° Contre les temps. *D. Calmet* dit: *Denis, informé de la marche d'Héloris, le SURPREND de grand*

(3) *Solécisme* vient du latin *Solecismns* fait d'une voix grecque, (prononcée *Soloikoi* qui signifie *habitants de la ville de Solès*), en y ajoutant la terminaison grecque (prononcée *ismos*), imitation; parce que dans cette ville, fondée sous les auspices de *Solon*, qui y transporta une colonie d'Athéniens, la pureté de la langue grecque se corrompit tellement par leur commerce avec les anciens habitants de la ville de *Solès*, que l'on a fini par dire en proverbe: *faire des solécismes*; c'est proprement parler comme à *Solès*.

matin, avant qu'il eût pu ni ramasser, ni ranger son armée. Le plus-que parfait du subjonctif *il eût pu* ne doit être subordonné qu'à un prétérit du verbe précédent; il est ici subordonné à *surprend*, qui est au présent; c'est un Solécisme, il fallait dire, ou *surprit* au premier verbe, ou *qu'il ait pu* au second.

4. ° C'est faire un Solécisme contre le Régime que de mettre le complément d'un mot sous une autre forme que celle qui est déterminée par la syntaxe. On dit dans le roman de *Zaïde*, en parlant des fenêtres d'une chambre: *Je crus un jour de les avoir ENTENDUES ouvrir.* Il y a là deux Solécismes de Régime. 1. ° La préposition *de* est de trop; le verbe *croire*, suivi d'un infinitif, ne régit pas une préposition. 2. ° *Les* représentant *fenêtres* est le complément d'*ouvrir*, et non d'*avoir entendu*; or, le participe des temps composés d'un verbe actif ne se met en concordance qu'avec son régime direct, quand il en est précédé, et conséquemment *entendues* pèche contre cette règle de syntaxe: il falloit dire: *Je crus un jour les avoir ENTENDU ouvrir.*

L'exemple commun qui les autorise, dit *Masillon*, en parlant des mœurs du siècle, *prouve seulement que la vertu est rare, MAIS NON PAS que le désordre est permis.* Dans cet exemple, *mais non pas* signifie *mais ne prouve pas*, et ce verbe négatif régit le subjonctif; *est permis* est donc un Solécisme de régime, et l'orateur devait dire, *mais non pas que le désordre soit permis.*

(*Beauzée*, *Encycl. méth.*, au mot *solécisme*)

§ III.

DES DISCONVENANCES GRAMMATICALES.

Il y a *Disconvenance grammaticale* quand les mots qui composent les divers membres d'une phrase ou d'une période sont construits contre le analogie, ou contre les règles de la syntaxe. Ce que nous voulons dire s'entendra mieux par des exemples.

Il y a *Disconvenance* entre les membres d'une phrase, quand, le premier membre étant affirmatif, on le joint au second par la conjonction *ni*: *Nous défendons que vous insultiez au malheur, ni que vous lui refusiez votre assistance.*

Il faut *Nous défendons que vous insultiez au malheur ET que, etc.*

(Lévisac, art. III, des vices de construction, §. 1er, t. II.)

La même *Disconvenance* a lieu quand, dans une phrase, le premier membre étant négatif, on le joint au second membre par la conjonction *et*; ainsi ne dites point: *Il n'a jamais connu l'amitié ET ses douceurs*; dites: *Il n'a jamais connu l'amitié NI ses douceurs.*

(M. Boinvilliers, pag. 442 de sa Gramm.)

Il y a aussi *Disconvenance* entre les deux membres d'une phrase, quand, le premier étant à l'indéfini, on met le second au défini. Cette *Disconvenance* se trouve dans ce passage de *Despréaux* (Dissertation sur la Joconde, 1re Lettre à M. le Vayer): *Le secret, en contant une chose absurde, est de s'énoncer d'une telle manière, que vous fassiez concevoir au lecteur que vous ne croyez pas vous-même la chose que vous contez.* Il fallait, pour éviter la dis-

convenance, dire: *Le secret, lorsque vous contez une chose absurde, est de vous énoncer, etc.*; ou beaucoup mieux, *le secret en contant est que l'on fasse concevoir qu'on ne croit pas soi-même ce que l'on conte*; ou, plus simplement: *qu'on ne la croit pas soi-même.* (Lévisac, même article.)

L'emploi des différents temps du prétérit est une autre source de *Disconvenance*. En voici un exemple.

Il regarde votre malheur comme une punition du peu de complaisance que vous AVEZ EU pour lui dans le temps qu'il vous pria, etc. Le prétérit composé *avez eu* est une faute; il ne peut pas se construire avec *il pria*, prétérit défini, qui marque qu'il s'agit d'un temps entièrement écoulé, et dont il ne reste plus rien: l'analogie exigeait *que vous eûtes.*

(Lévisac, même article.)

Il serait trop long de donner des exemples de toutes les *Disconvenances* qui résultent du mauvais emploi des temps, dans les différents modes. Bornons-nous à avertir que rien n'est plus commun, parce que cet emploi des temps est une des plus grandes difficultés de la langue française.

Pour éviter ces sortes de *Disconvenances*, il faut bien connoître l'emploi et l'usage des temps; et c'est pour cette raison que nous sommes entrés dans de si grands développements sur ce sujet.

Nous pourrions aussi offrir à nos lecteurs un grand nombre de *Disconvenances* de mots, car il s'en rencontre beaucoup dans nos écrivains, et même dans ceux qui sont les plus estimés, parce que, dans la chaleur de la composition, on est plus occupé des pensées que des mots qui les expriment; mais, comme ce seroit sortir un peu de nos fonctions de Gram-

mairiens, nous nous contenterons de recommander à ceux qui écrivent, la plus grande circonspection dans le choix de leurs expressions.

§ IV.

DES PHRASES ÉQUIVOQUES,

amphibologiques, louches.

Équivoque, amphibologique, louche, désignent également un défaut de netteté; mais ils indiquent ce défaut avec des nuances différentes.

Ce qui rend une *Phrase équivoque*, c'est l'indétermination essentielle à certains mots employés de manière que l'application naturelle n'en est pas fixée avec assez de précision.

Ce qui rend une *Phrase amphibologique*, c'est l'emploi fautif ou mal ordonné des pronoms *qui, que, dont*, etc.—*Il, le, la*, etc.—*Son, sa, ses*, etc.— Quelquefois aussi c'est parce que des mots ne sont pas dans la place que marque la liaison des idées, et quelquefois c'est par la simple rapprochement de certains mots qui semblent se fondre en un, et signifier par conséquent tout autre chose.

Enfin, ce qui rend une *Phrase louche*, c'est lorsque les mots qui la composent semblent, au premier coup d'oeil, avoir un certain rapport, quoique véritablement ils en aient un autre, de telle façon que les idées ne sont ni claires ni intelligibles.

(Beauzée.)

De quelque manière qu'une phrase soit ou *équivoque*, ou *amphibologique*, ou *louche*, elle a l'espèce de vice le plus condamnable, puisqu'elle pèche contre la clarté, dit *D'Alembert*, qui est la loi fondamentale du discours, consiste à se faire entendre sans peine; on y parvient par deux moyens: en mettant les idées, chacune à sa place, dans l'ordre naturel, et en exprimant chacune de ces idées. Les idées sont exprimées nettement et facilement, si l'on a évité les tours ambigus, les phrases trop longues, trop chargées d'idées incidentes et accessoires à l'idée principale, les tours épigrammatiques, dont la multitude ne peut sentir la finesse; car l'orateur doit se souvenir qu'il parle pour la multitude.

DES PHRASES ÉQUIVOQUES.

Une *phrase est équivoque* en plusieurs manières.

La première manière a lieu, quand un mot est de l'espèce de ceux qui, sous la même forme matérielle, ont été destinés par l'usage à diverses significations propres: tel est le mot *coin*, qui se dit d'une sorte de fruit; d'un instrument destiné à fendre; d'un angle; et de la matrice qui sert à marquer les monnoies et les médailles. Tel est encore le mot *son*: quelquefois article possessif; quelquefois nom, signifiant tantôt un bruit qui frappe l'oreille, et tantôt la partie la plus grossière du blé moulu. L'intelligence du sens actuel de cette espèce de mots dépend toujours des circonstances où l'on en fait usage, et rarement il y a du doute.

La seconde manière, quand un mot est de l'espèce de ceux qui ont à la vérité une signification et une orthographe différentes, mais dont la prononciation est la même, ou presque la même pour l'oreille:

tels sont les mots *ceint* (entouré); *sain* (dont la constitution n'est point altérée); *saint* (souverainement parfait, ou sacré); *sein* (poitrine extérieure ou intérieure); *seing* (signature). C'est encore aux circonstances à déterminer le sens que l'identité du son semble dérober à l'oreille.

La troisième manière, enfin, a lieu lorsqu'un mot est de l'espèce de ceux qui, outre le sens propre qu'ils tiennent de leur destination primitive, sont encore autorisés, par quelque analogie frappante, à être les signes d'un sens figuré tout différent: tel est, par exemple, dans le *Mariage forcé* (act. I, sc. 6), *Sganarelle*, qui, consultant *Panrace* pour savoir s'il fera bien de se marier, est d'abord trompé par une Équivoque que le docteur explique sur-le-champ.

SGANARELLE. *Je veux vous parler de quelque chose.* PANRACE. *Et de quelle LANGUE voulez-vous vous servir avec moi?* SGAN. *De quelle LANGUE?* PANR. *Oui.* SGAN. *Parbleu! de la LANGUE que j'ai dans la bouche: je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.* PANR. *Je vous dis de quel idiome, de quel langage?* SGAN. *Ah! c'est une autre affaire.*

(*Beauzée, Encycl. méth., au mot équivoque.*)

Les Équivoques peuvent être encore occasionnées par le simple rapprochement de certains mots dont la réunion semble former d'autres mots, ou dire autre chose que ce qu'on a réellement intention de dire: par exemple, si l'on disoit: *Je regarde votre amitié comme le plus grand DES AVANTAGES que vous puissiez m'accorder.—Le plus grand DES PLAISIRS que vous puissiez me faire est de m'écrire souvent.*—Il

sembleroit que l'on dit: *Je regarde votre amitié comme le plus grand DÉSAVANTAGE que vous puissiez m'accorder.—Le plus grand DÉPLAISIR que vous puissiez me faire, etc.* Alors, quoique ces phrases n'aient rien d'irrégulier dans la construction, comme la clarté est le principal mérite de notre langue, on est forcé de remédier à ces Équivoques; et, pour cela, il faut dire: *Je regarde votre amitié comme un des plus grands AVANTAGES, ou comme le plus grand AVANTAGE; et c'est un des plus grands PLAISIRS, ou le plus grand PLAISIR que, etc.*

(*Andry de Boisreg., pag. 302.—Et Beauzée, même mot.*)

Enfin ceux qui cherchent à se distinguer par des *jeux de mots*, des *quolibets*, des *rébus*, n'y parviennent guère que par l'abus des termes équivoques.

Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

(*La Fontaine, le Rieur et les Poissons.*)

Cependant, quand ces jeux de mots sont spirituels et délicats, ils peuvent avoir lieu dans la conversation, dans les lettres, dans les épigrammes, dans les madrigaux, dans les impromptu, et autres petites pièces de ce genre. *Voltaire* pouvoit dire à *Destouches* (Lettre 96^e du recueil des lettres en vers):

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le *Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

Ces sortes de jeux de mots ne sont point interdits, lorsqu'on les donne pour un badinage qui exprime

un sentiment, ou pour une idée passagère; car, si cette idée paroissoit le fruit d'une réflexion sérieuse, si on la débitoit d'un ton dogmatique, elle seroit regardée avec raison comme une petitesse frivole.

(Le Chevalier de Jaucourt, Encycl. méth., art. *Jeu de mots.*)

DES PHRASES AMPHIBOLOGIQUES.

L'emploi des pronoms *qui, que, dont*, etc., est une source d'Amphibologies, parce que ces pronoms, n'ayant par eux-mêmes ni nombre ni genre déterminé, ont une relation nécessairement douteuse, lorsqu'ils ne tiennent pas immédiatement à leur antécédent, ou qu'il se rencontre quelque autre mot auquel on puisse les rapporter. Exemple: *C'est la cause de cet effet, dont je vous entretiendrai à loisir.* On ne sait si *dont* se rapporte à *la cause* ou à *l'effet*; c'est pourquoi, si l'on veut qu'il se rapporte à *la cause*, il faut dire: *C'est la cause de cet effet, DE LAQUELLE je vous entretiendrai*; et si l'on veut qu'il se rapporte à *l'effet*, il faut dire: *C'est la cause de cet effet, DUQUEL je vous entretiendrai*, ou mieux encore: *C'est de la cause de cet effet que je vous entretiendrai.*

[*Beauzée*, Encycl. méth., au mot *équivoque.*]

Mais, si les deux noms auxquels peut se rapporter le pronom sont du même genre et du même nombre, le tour que l'on vient d'indiquer ne remédie à rien. Que faire donc pour lever l'Amphibologie de cette phrase? *C'est le fils de l'homme dont on a dit tant de mal.* Il est indispensable d'en changer la forme entière: si *dont* a rapport à cet homme, dites: *cet homme dont on a dit tant de mal*, ou bien: *celui dont on a dit tant de mal est le fils de cet homme.* Il n'y a point de tour qui ne soit préférable à l'ambiguïté, à l'obscurité.

[*Beauzée*, Encycl. méth., au mot *équivoque.*]

L'emploi des pronoms de la troisième personne *il, elle, lui, ils, eux, elles, leur*, peut également donner lieu à des Amphibologies, parce que les objets qu'ils expriment étant de la troisième personne, dès qu'il y a dans le discours plusieurs noms du même nombre et du même genre, il doit y avoir incertitude sur la relation des pronoms, qui est indéterminée, à moins qu'on ne sache rendre cette relation bien sensible par quelques-uns de ces moyens qui ne manquent guère à ceux qui savent écrire: *Bien que l'homme juste ait toujours été le temple vivant de Dieu, IL n'a pas laissé de vouloir demeurer par une présence spéciale en des lieux consacrés à sa gloire.* Il semble d'abord que cet *il*, sujet, se rapporte au sujet *l'homme juste* qui commence la période, parce qu'en effet les lois de notre construction l'y font rapporter; cependant selon le sens, que l'on ne reconnoît qu'à la fin de toute la période, *il* doit se rapporter à *Dieu.*

Pour faire disparaître l'Amphibologie, il n'y a qu'à faire de *Dieu* le sujet du premier membre, et dire: *Bien que Dieu ait toujours fait de l'homme juste son temple vivant, IL n'a pas laissé, etc.* On pourrait dire encore: *Bien que l'homme juste ait toujours été le temple vivant de la Divinité, ELLE n'a pas laissé de vouloir, etc.* Le changement de genre suffit pour faire disparaître l'Amphibologie.

[*Beauzée*, Encycl. méth.]

Les adjectifs possessifs de la troisième personne *son, sa, ses, leur, leurs*, et les pronoms *le sien, la sienne, les siens, les siennes*, sont, pour la même raison d'indétermination dans le même cas. De là l'Amphibologie de cette phrase: *Il a toujours aimé cette personne au milieu de son adversité.* Ce pro-

nom *son* est équivoque, car on ne sait s'il se rapporte à *cette personne*, ou à *il* qui est celui qui a aimé: quel moyen employer? Il faut donner un autre tour à la phrase, ou la changer. On dira, selon le sens qu'on a en vue: *Au milieu de son adversité IL a toujours aimé cette personne*, parce que *son* se rapporte alors nécessairement à *il*; ou bien dans un autre sens: *IL a toujours aimé cette personne au milieu de l'adversité où ELLE a été, où ELLE est tombée*, etc.

(Beauzée, Encycl. méth., et Vaugelas, 548e rem.)

Le pronom *le, la, les*, quand il est employé seul avec relation à un nom appellatif antécédent, peut aussi rendre la phrase Amphibologique, s'il est précédé de plusieurs noms de même nombre et de même genre, auxquels on puisse le rapporter. En voici un exemple tiré d'un célèbre auteur: *Qui trouverez-vous qui de soi-même ait borné sa domination, et ait perdu la vie sans quelque dessein de l'étendre plus avant?* Au sens on voit bien que *l'étendre* se rapporte à *domination* et non pas à *vie*, mais parce que *étendre* est propre aux deux noms qui le précèdent, et que *vie* est le plus proche, il fait Amphibologie et obscurité. Il était facile de corriger l'Amphibologie en disant à la fin: *sans quelque dessein d'étendre sa puissance plus avant*.

(Mêmes autorités.)

L'Amphibologie peut encore avoir lieu parce que des noms ne sont pas dans la place que marque la liaison des idées; ainsi dans cette phrase: *Samuel offrit son holocauste à Dieu, et IL lui fut si agréable, qu'IL lança au même moment de grands tonnerres contre les Philistins*; le rapport de ces pro-

noms n'est pas sensible. Pour remédier à cette ambiguïté, il suffisait de dire: *Samuel offrit son holocauste, et Dieu le trouva si agréable, qu'IL, etc.*

(Condillac, chap. XI, pag. 332.)

Le principe de la liaison des idées nous apprendra comment on peut éviter ces défauts: il suffira de faire des observations sur quelques exemples: *Le roi fit venir le maréchal*; IL LUI dit: il est évidemment le roi, et lui le maréchal. Or vous remarquerez que, dans la seconde proposition, les pronoms suivent la même subordination que vous avez donnée aux noms de la première. Si *fit venir* est subordonné à *roi*, *dit* l'est à *il*; et si le *maréchal* est subordonné à *fit venir*, lui l'est à *dit*. La règle est donc, en pareil cas, de conserver dans la seconde proposition la subordination qui est dans la première. Multiplions les noms et les pronoms, et nous verrons ce principe se confirmer:

Le comte dit au roi que le maréchal voulait attaquer l'ennemi; et IL L' assura [4] qu' IL LE forcerait dans ses retranchements.

Il n'y a point d'Amphibologie dans cette période quoique le premier membre renferme quatre noms.

(4) Observez que *il l' assura* est une faute: *il lui assura* est la seule manière correcte de parler. ASSURER, on dit *assurer quelque chose à QUELQU'UN*, et *assurer QUELQU'UN de quelque chose*. *Assurer* veut un régime indirect de personne, quand il signifie *certifier, donner pour sûr*. Il assure à tous ses amis que le succès de cette entreprise dépend des démarches que vous ferez.

Assurer veut un régime direct de personne, lorsqu'il veut dire *témoigner*: *Celui qui assure le plus un bienfaiteur de sa reconnaissance, n'est pas toujours le plus reconnaissant.*

56. *Des Phrases louches ou embarrassées.*

La subordination est exacte, parce que les pronoms d'une proposition se rapportent aux noms d'une proposition du même genre; car le rapport se fait de la principale à la principale, et de la subordonnée à la subordonnée. *Il l'assura* est la principale du second membre, et les pronoms se rapportent à la principale du premier: *il à comte, le à roi*. De même *qu'il le forcera* est la subordonnée du second membre, et les pronoms se rapportent à la subordonnée du premier: *il à maréchal, le à ennemi*.

(Même autorité pag. 333.)

Il n'est pas inutile de faire remarquer que quelquefois, en s'écartant de cette espèce de subordination, on en lie souvent mieux les idées. Vous direz: *il aime cette femme, mais elle ne l'aime pas*, plutôt que: *il aime cette femme, mais il n'en est pas aimé*. Ce renversement a bonne grâce toutes les fois que les membres d'une période expriment des idées qui sont en opposition. Cela fait voir que les règles particulières ne sont jamais suffisantes, et qu'il faut toujours en revenir au principe de la liaison des idées qui peut seul éclairer dans tous les cas.

[Condillac, pag. 338.]

**DES PHRASES LOUCHES
OU EMBARRASSÉES.**

Exemples de quelques expressions qui rendent les constructions louches ou du moins embarrassées:

Tous les jours *de ses vers*, qu'à grand bruit il récite,
Il n'est chez lui voisins, parents, amis *en fuite*.

[Boileau, Satire VIII.]

Il met *de ses vers* chez lui en fuite, pour il chasse

Des Phrases louches ou embarrassées. 57.

de chez lui avec ses vers. La syntaxe de notre langue ne permet pas de pareilles constructions.
(Condillac, de l' Art. d'écrire chap. XII.)

Et ne savez-vous pas que, *sur ce mont sacré,*
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré?
(Boileau, Satire IX.)

Vole au sommet sur le mont, et tombe au plus bas degré sur le mont!
(Même autorité, même chap.)

Et n'allez pas toujours, *d'une pointe frivole,*
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
[Boileau, Art poétique, chant II.]

Aiguiser d'une pointe par la queue!

Pour dire *variez votre style, si vous voulez mériter les applaudissements du public*, le même écrivain prend ce tour:

Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant *variez vos discours*
(Art poétique, chant I.)

Varié ses discours c'est proprement écrire sur différents sujets. *Les amours*, pour les applaudissements, est mal encore. *En écrivant* est inutile.
(Même autorité, même chap.)

L'auteur des figures de la Bible dit: *Lorsque le combat se donna, Moïse s'adressa à Dieu en tenant ses mains étendues, et formant ainsi la figure de la croix, qui devoit être un jour si salutaire, et si redoutable à nos ennemis*. Ne diroit-on pas que *si salutaire* a pour régime *nos ennemis*, aussi bien que

58. *Des Qualités nécessaires à la perfection du Style.*
si redoutable, à cause de la conjonction *et*, qui joint ces deux adjectifs? Pour remédier à cet inconvénient de la construction, qui est *louche*, il n'avoit qu'à dire, selon la correction du P. Bouhours, qui devoit être un jour *si salutaire aux fidèles, et si redoutable à leurs ennemis.*

(Th. Corneille, sur la 548e rem. de Vaugelas.)

Une phrase peut encore être *louche*, lorsque, par sa construction, on semble supposer comme réel ce qu'on a pourtant intention de nier, ou comme faux ce qu'au contraire on prétend affirmer: *Si je ne vais pas vous voir, ce n'est pas parce que j'ai du refroidissement pour vous*; le verbe *j'ai* à l'indicatif, à cause de *parce que*, est un avoué réel du refroidissement dont on veut pourtant se défendre; mais en disant: *Ce n'est point que j'aie du refroidissement pour vous*; *jaie* au subjonctif, à cause du *que* après la négation, est un désaveu formel et sans ambiguïté du refroidissement dont on se défend.

(Andry de Boisregard, pag. 201.)

ARTICLE II.

DES QUALITÉS NÉCESSAIRES À LA PERFECTION DU STYLE.

La grâce, l'élégance, la noblesse, la force, le naturel, et toutes ces beautés de langage et de style qui appartiennent au sentiment, sont au-dessus des règles: le goût en est l'arbitre; et il est plus aisé de les sentir à la lecture de nos grands écrivains, qu'il ne seroit aisé de les définir, ou de les décrire.

Des Qualités nécessaires à la perfection du Style. 59.

D'ailleurs, ce qui a rapport au style étant plutôt l'objet de la rhétorique que de la Grammaire, nous nous bornerons sur cet article à une seule observation.

L'art d'écrire parfaitement dans tous les genres consiste d'abord à bien prendre le ton de son sujet; à savoir ensuite choisir l'expression la plus analogue à la pensée, au sentiment, à l'image que l'on veut rendre; à éviter d'être commun, sans cesser d'être naturel; à ne donner à chaque phrase qu'un tour simple et facile, mais cependant à diversifier les formes, les couleurs, les tours, les mouvements du style se souvenant surtout de ce précepte que *Montesquieu* a tracé en parlant des ouvrages de goût:

„*Les choses que nous voyons successivement doivent avoir de la variété; celles que nous apercevons d'un coup d'œil doivent avoir de la symétrie.*”

(Marmontel, pag. 411 de sa Gramm.)

CHAPITRE III.

DE LA PHRASE, DE LA PÉRIODE, DES MEMBRES QUI ENTRENT DANS LA COMPOSITION D'UNE PHRASE, ET DE LA MANIÈRE DE L'ANALYSER.

§ I.

DE LA PHRASE.

Les mots ne sont pas seulement établis pour représenter chacun une idée, ou pour distinguer un objet; ils sont encore chargés de représenter par leur assemblage l'union des idées, pour exprimer un sens suivi, c'est-à-dire, l'image de la pensée.

Tout assemblage de mots, fait pour rendre un sens, est ce qu'on appelle une *Phrase*; de sorte que c'est le sens qui borne la phrase: elle commence et finit avec lui; et selon qu'il est plus ou moins composé, elle a plus ou moins de parties.

(Girard, pag. 82, t. 1.)

§ II.

DE LA PÉRIODE.

Une phrase formée de plusieurs propositions qui ne sont point parties intégrantes les unes des autres, mais qui sont tellement liées ensemble que les unes supposent nécessairement les autres pour la plénitude du sens total, est ce qu'on appelle une *Période*. Les propositions partielles de la *Période* se nomment les membres de la *Période*.

[Beauzée,]

On distingue en général deux sortes de *Périodes*; savoir: la *Période simple* et la *Période composée*. La *Période simple* est celle qui n'a qu'un membre, comme: *La vertu seule est la vraie noblesse*. C'est ce qu'on appelle autrement *Proposition*. La *Période composée* est celle qui a plusieurs membres, et l'on en distingue de trois sortes; savoir: la *Période à deux membres*, la *Période à trois membres*, et la *Période à quatre membres*.

Une vraie période oratoire ne doit avoir ni moins de deux membres, ni plus de quatre; ce n'est pas que les *Périodes simples* ne puissent avoir lieu dans le discours; mais leur brièveté le rendroit trop décousu et en banniroit l'harmonie, pour peu qu'elles y fussent multipliées.

Dès qu'une *Période* passe quatre membres, elle perd le nom de *Période*, et prend celui de *Discours périodique*.

Période à deux membres: Puisque, pour diminuer les peines, il importe beaucoup de les avoir vues d'avance et de s'y attendre..... il faut donc que les maux inséparables de l'humanité soient toujours présents à l'esprit de l'homme.

Période à trois membres: Pourquoi voudriez-vous être respecté dans vos malheurs;..... vous qui dans vos prospérités avez montré tant d'insolence;..... vous qui n'avez jamais accordé une larme, un regard aux infortunés?

Période à quatre membres: Si je possède quelques talents, dont toujours je reconnois l'insuffisance;.... si j'ai acquis de la facilité dans l'art de parler, où je suis en effet médiocrement exercé;.....

si des avantages de ce genre sont dus en partie à l'étude et au goût des belles-lettres, auxquelles, il est vrai, je ne fus étranger à aucune époque de ma vie;.....
c'est surtout à Aulus Licinius, ici présent, qu'appartient en ce moment le droit d'en réclamer la jouissance et les fruits.

(Marmontel, Encyclop. méth., au mot période.)

§ III.

DES MEMBRES QUI ENTRENT DANS

LA COMPOSITION D'UNE PHRASE, ET DE LA
MANIÈRE DE L'ANALYSER.

La première chose nécessaire pour former une proposition, c'est le sujet: il est l'objet principal de la pensée, et tient le premier rang dans la phrase.

Ce qui sert à exprimer ce qu'on affirme du sujet, l'application qu'on en fait, soit d'action, soit de manière d'être, y concourt par la fonction d'attribution; puisque, par son moyen, on approprie cette action à la personne ou à la chose dont on parle. Cette attribution est ce que les Grammairiens appellent *Attributif* (verbe); il est immédiatement soumis au sujet, et toujours obligé d'en suivre le nombre et la personne, quelquefois même le genre.

Ce qui est destiné à représenter la chose que l'affirmation a directement en vue et par qui elle est spécifiée, figure comme *objet*; c'est ce que les Grammairiens appellent *Objectif* (régime direct du verbe); il est toujours régi par l'attributif (verbe).—Cet *Objet* (régime direct) peut être ou un nom, ou un pronom,

ou un verbe. Si c'est un nom ou un pronom, il répond à l'accusatif des Latins et des autres langues qui admettent des cas; si c'est un verbe, il est toujours à l'infinitif.

Ce qui doit marquer le but auquel aboutit l'affirmation ou celui duquel elle part, présente naturellement un *Terme*. Il est le complément indirect de l'attributif (verbe) auquel il est lié par une préposition, qui indique le rapport qu'il y a entre l'un et l'autre. Ce quatrième membre de la phrase répond au datif des Latins, ou à l'accusatif précédé d'une préposition ou à l'ablatif pareillement précédé d'une préposition.

Ce qu'on emploie à exposer, soit la manière d'être de l'*Attributif* (verbe), soit la circonstance dans laquelle il a lieu, forme un cinquième membre que l'on nomme *Circonstanciel*; les mots qui expriment cette manière d'être ou cette circonstance sont ou des adverbes, ou des expressions adverbiales, ou quelque autre expression marquant une circonstance de temps de lieu, d'action.

Ce qui sert à joindre ou à unir une phrase à une autre pour les faire concourir ensemble à la plénitude du sens, est un sixième membre appelé *Conjonctif* (conjonction); il n'est sous le régime d'aucune des autres parties de la phrase, et a souvent l'*Attributif* (verbe) sous le sien; il est ordinairement exprimé par des conjonctions, par des adverbes conjonctifs, ou par tout autre mot propre à indiquer la jonction ou l'union.

En fin, ce qui est mis dans la phrase par forme d'addition, pour appuyer sur la chose, ou pour énoncer un mouvement de l'âme, se nomme *Adjonctif*. Ce membre n'est pas absolument nécessaire dans la phrase où il se trouve, elle peut subsister sans lui; et

on peut le supprimer sans en altérer le sens: la suppression qu'on en feroit pourroit tout au plus diminuer la force et l'énergie du discours.

(Girard, pag. 90, t. I.—Et Demandre, au mot *construction*.)

Autant il est nécessaire de donner une attention particulière à ces termes de *Sujet*, *Attributif* (verbe), *Objectif* (régime direct), *Terminatif* (régime indirect), *Circonstanciel*, *Conjonctif*, et *Adjonctif*, pour connoître parfaitement les règles de la construction, autant il est important de s'en rendre l'usage familier, pour éviter les circonlocutions, et pour mettre dans son langage cet ordre et cette clarté sans lesquels on ne peut pas être compris parfaitement. Surtout il ne faut jamais oublier que ce sont sept différentes parties constructives, sur lesquelles roulent l'ordre et la composition des phrases, ou sept membres qui en forment le corps: ainsi, d'après leurs importance et la nécessité de les bien connoître, et pour rendre par des exemples ces définitions sensibles, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs l'analyse d'une période.

ANALYSE DES MEMBRES D'UNE

PÉRIODE SOUS SES DIFFÉRENTS ASPECTS. (Par Girard).

Monsieur, quoique le mérite ait ordinairement un avantage solide sur la fortune; cependant, chose étrange! nous donnons toujours la préférence à celle-ci.

Cette période est composée de deux phrases dans chacune desquelles se trouvent les sept membres mentionnés. Voyons par quel mot chacun y figure.

Le *Sujet* est énoncé dans la première phrase par ces deux mots *le mérite*, et *nous*, parce qu'ils font l'action des attributifs *avoir* et *donner*.

L'*Attributif* (verbe) se voit dans *ait* et *donnons*, puisqu'ils y servent à affirmer ce que l'on attribue au sujet. Chacun de ces *Attributifs* (verbes) suit, comme on le voit, le régime auquel l'assujétit son sujet; *ait* se trouve au singulier et à la troisième personne, pour se conformer à son sujet, qui est *le mérite*, et *donnons* à la première personne du pluriel; parce que *nous*, qui est son sujet, est de pareil nombre et de pareille personne.

L'*Objectif* (régime direct) est exprimé dans l'une de ces phrases par ces mots: *un avantage solide*, et dans l'autre par ceux-ci; *la préférence*; car ils représentent la chose que l'affirmation a directement en vue, et par laquelle elle est spécifiée, en nommant l'avantage solide qu'on veut que le mérite ait sur la fortune, et la préférence que nous donnons à celle-ci.

Le *Terminatif* (régime indirect), devant marquer le but auquel aboutit l'affirmation, ou celui duquel elle part, figure évidemment dans ces mots: *sur la fortune*, et dans ces autres: *à celle-ci*.

Le *Circonstanciel* de la première phrase est ordinairement, celui de la seconde est *toujours*, puisque ce deux mots n'ont là d'autre objet que d'énoncer une circonstance qui modifie l'attribution.

Le *Conjonctif* se présente ici dans les mots *quoique* et *cependant*; ils y lient les deux sens exprimés par les deux phrases, de manière qu'il en résulte un sens complet qui fait celui de la période.

L'*Adjonctif* est, dans le premier membre de la période, *Monsieur*; dans le second, ces deux mots: *chose étrange*; car, peu essentiels à la proposition, ils ne sont là que par forme d'accompagnement; l'un, pour

appuyer par un tour d'apostrophe, l'autre pour joindre à l'expression de la pensée celle d'un mouvement de surprise et de blâme.

[Gramm. de Girard, pag. 93, t. 1.]

Voilà le principal mystère de la construction, et son premier fondement assez sensiblement démontrés dans cette analyse; mais, après avoir expliqué les diverses fonctions des membres qui entrent dans la structure de la phrase, il nous semble que les observations suivantes se présentent naturellement.

On voit d'abord qu'il n'est pas essentiel à la phrase de renfermer tous ces membres; l'*Adjonctif* s'y trouvant rarement, le *Conjonctif* n'y ayant lieu que lorsqu'il fait partie d'une période, et pouvant même n'y être pas énoncé; souvent aussi, il n'y a pas de *Terminatif* (régime indirect), non plus que de *Circostanciel*, comme quand on dit: *Un malheureux est une chose sacrée*. D'autres fois, on n'a dessein que d'exprimer la simple action du sujet, sans lui donner ni *terme* ni *objet* (régime indirect et direct), et sans y joindre de circonstance; comme *Titus aime, l'homme meurt*.

De cette observation suit nécessairement celle-ci: qu'une phrase peut être complète sans l'intervention des cinq derniers membres dont nous avons parlé, mais qu'elle ne saurait se passer d'un *sujet* ni d'un *attributif* (verbe), ou expressément énoncé, ou du moins sous-entendu, parce qu'on ne peut parler, sans parler d'une chose, et sans affirmer ou nier quelque autre chose.

Enfin si quelquefois, dans une réponse à une interrogation, un seul mot semble faire une phrase, c'est qu'on sous-entend des mots suffisamment exprimés par tout ce qui précède. Dès lors qu'ils sont assez entendus l'esprit les supplée, et c'est comme s'ils

étaient répétés: *Qui vous a si bien instruit?—La nature; c'est-à-dire, la nature m'a si bien instruit*.

Quand on connaît bien les principes de la construction, on prend le goût de l'élégance par de fréquentes lectures des auteurs qui ont le plus de réputation: il est donc nécessaire de s'en bien pénétrer, et de se mettre en état d'en faire l'application sur toutes sortes de sujets. C'est pour que l'on connaisse mieux ces règles, que nous croyons devoir ajouter à l'analyse qu'on vient de lire, celle que *Lévizac* a faite de quelques vers de *Racine* (Récit de la mort d'Hippolyte); et celle qu'a faite *Dumarsais*, des deux premiers vers de l'*Idylle* de M^{me} Deshoulières (les Moutons.)

ANALYSE DES NEUF PREMIERS VERS

DU RÉCIT DE LA MORT

D'HIPPOLYTE (Par LÉVIZAC.)

A peine nous sortions des portes de Trézéne.

Il était sur son char; ses gardes affligés

Imitaient son silence, autour de lui rangés:

Il suivait tout pensif le chemin de Micènes;

Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes:

Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois

Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,

L'œil morne maintenant et la tête baissée,

Semblaient se conformer à sa triste pensée.

(Phèdre, act. V, sc. 6.)

A peine est une *conjonction* simple qui se présente ici sous la forme d'un adverbe, mais qui n'en est pas un, puisque ce mot ne modifie ni un nom, ni un verbe, ni un adverbe.

Nous, pronom pluriel de la première personne, est le sujet.

Sortions, imparfait du verbe *sortir*, est à la première personne du pluriel, parce que le verbe doit toujours s'accorder en nombre et en personne avec son sujet.

Des, mot composé, mis pour *de les*, contraction qui a toujours lieu, excepté quand l'adjectif *tout* se trouve joint au substantif. Il faut la préposition *de*, parce que *sortir* est un de ces verbes qui la régissent, et l'article *les*, parce que l'article doit toujours s'accorder en genre et en nombre avec le substantif qu'il accompagne.

Portes, substantif pluriel, pris dans un sens individuel, et régime indirect du verbe *sortir*.

De, préposition qui unit *portes* au mot *Trézène* qui le restreint.

Trézène, nom de ville, régime du substantif *portes*; il doit par conséquent marcher le dernier, parce que c'est une règle générale que tout substantif régissant soit placé avant celui qu'il régit.

Le poète a employé l'imparfait, parce que, selon les principes sur l'emploi des temps, l'imparfait marque le passé avec rapport au présent. Ainsi, *nous sortions* est la seule expression propre; elle marque que l'action de sortir se passait à peine, lorsque l'action dont il s'agit dans le récit a eu lieu.

Il, pronom de la troisième personne, toujours sujet, est ici pour Hippolyte, héros de l'action.

Était est au singulier et à la troisième personne, parce que *il*, son sujet, est à ce nombre et à cette personne.

Sur, préposition de lieu, de nombre de celles qui régissent les noms sans le secours d'une autre préposition.

Son, adjectif possessif masculin et singulier, parce qu'il est joint au substantif *char*, qui est de ce genre et de ce nombre, et dont il détermine la signification. Il prend le genre et le nombre, parce qu'il est un véritable adjectif.

Ses gardes affligés. *Affligés* est un adjectif qui s'accorde en nombre, et en genre, avec le substantif *gardes*, qu'il modifie, parce que cette concordance est une règle générale dans la langue française, et il marche après le substantif, parce que cette place est celle de tout adjectif de cette espèce.

Imitaient son silence. *Silence* est régime direct du verbe *imitaient*, parce que ce verbe régit le nom sans préposition.

Autour de lui rangés. *Autour* est une préposition du nombre de celles que ni régissent le nom ou les pronoms qui les suivent qu'à l'aide d'une autre préposition, parce qu'alors il y a ellipse d'un nom entre les deux prépositions.

De est une préposition qui est le régime de celle qui précède.

Lui est un pronom personnel du nombre de ceux qui sont tantôt en sujet et tantôt en régime.

Quant à la construction, on remarquera qu'il y a inversion dans le second et dans le troisième vers c'est à-dire que la construction grammaticale ordinaire n'y est pas observée, que selon les règles usitées du discours, l'ordre des mots devait être: *ses gardes affligés, rangés autour de lui, imitaient son silence*; mais que le poète a changé cet ordre, pour donner plus de force, plus d'élégance au discours.

Il suivait tout pensif. *Tout* est pris adverbiallement, et modifie en cette qualité l'adjectif *pensif*, ce qui donne de l'énergie et de la grâce à l'expression. On observera à ce sujet que les mots ne sont pas

tellement fixes et déterminés qu'ils ne changent quelquefois de nature, et que c'est par conséquent l'emploi qu'on en fait qui décide de leur qualité.

Il y a une légère inversion dans le second vers; l'ordre des mots devait être: *sa main laissait flotter les rênes sur ses chevaux*, parce que le sujet doit être placé immédiatement avant le verbe dont il règle l'accord, toutes les fois qu'on n'a pas quelque raison de clarté, d'élégance, ou d'harmonie, qui engage à changer cet ordre; mais le poète ne s'est pas conformé à cette règle, parce que l'usage autorise à placer entre le sujet et le verbe une préposition avec ses dépendances, usage qui existe aussi dans les autres langues.

Superbes est un adjectif à terminaison féminine, et par conséquent des deux genres.

Que est un pronom relatif qui se rapporte au substantif *coursiers*; et qui en outre lie ce qui suit à cet antécédent, propriétés qui distinguent tout pronom relatif.

Pour connaître le *que* relatif, on doit examiner si l'on peut le tourner par *lequel* et le substantif qui précède: dans ce cas, c'est un vrai pronom relatif; dans le cas contraire, c'est une vraie conjonction. Dans le passage que nous analysons, *que* est un pronom relatif, parce qu'il est pour ces mots *lesquels coursiers*.

On est un pronom indéfini qui figure comme sujet du verbe *voyait*.

Pleins est un adjectif du nombre de ceux qui ne sont pas suivis d'une préposition, quand ils sont pris dans une signification générale, mais qui doivent en être suivis lorsqu'on veut les restreindre. Il est ici restreint par ces mots *d'une ardeur si noble*, et il est au pluriel, parce qu'il se rapporte au relatif *que*.

Ces neuf vers étincellent de beautés, et respirent

la grâce; doux, faciles, harmonieux, ils semblent nés d'eux-mêmes sous la plume de *Racine*.

Tout y est grand, mais simple; caractère auquel vous distinguerez toujours l'homme de goût du pédant qui n'aligne que des mots. Les quatre derniers surtout sont au-dessus de tout éloge.

ANALYSE GRAMMATICALE ET RAISONNÉE

DES DEUX PREMIERS VERS DE L'IDYLLE DE

MADAME DESHOULIÈRES,

INTITULÉE LES MOUTONS (Par DUMARSAIS.)

HÉLAS! petits moutons, que vous êtes heureux!

Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes.

Vous êtes heureux. C'est la proposition.

Hélas! petits moutons. Ce sont les adjoints à la proposition; c'est-à-dire que ce sont des mots qui n'entrent grammaticalement ni dans le sujet, ni dans l'attribut de la proposition.

Hélas! est une interjection qui marque un sentiment de compassion. Ce sentiment a ici pour objet la personne même qui parle. Elle se croit dans un état plus malheureux que la condition des moutons. *Hélas* équivaut à une proposition. (R)

Petits moutons. Ces deux mots sont en apostrophe; ils marquent que c'est aux moutons que l'auteur adresse la parole; il leur parle comme à des personnes raisonnables.

Moutons, c'est le substantif; c'est-à-dire, le supôt, l'être existant, c'est le mot qui explique *vous*.

Petits: c'est l'adjectif ou qualificatif; c'est le mot

qui marque que l'on regarde le substantif avec la qualification que ce mot exprime.

Petits moutons. Selon l'ordre de l'analyse énonciative de la pensée, il faudrait dire *moutons petits*, car *petits* suppose *moutons*: on ne met *petits* au pluriel et au masculin, que parce que *moutons* est au pluriel et au masculin. L'adjectif suit le genre et le nombre de son substantif, parce que l'adjectif n'est que le substantif même considéré avec telle ou telle qualification. Mais parce que ces différentes considérations de l'esprit se font intérieurement dans le même instant, et qu'elles ne sont divisées que par la nécessité de l'énonciation, la construction usuelle place, au gré de l'usage, certains adjectifs avant, et d'autres après leurs substantifs.

Que vous êtes heureux! *Que* est pris adverbiallement. Ainsi, *que* modifie l'adjectif *heureux*: il marque une manière d'être, et vaut autant que l'adverbe *combien*.

Vous est le sujet de la proposition; c'est l'objet du jugement. *Vous* est le pronom de la seconde personne: il est ici au pluriel.

Êtes heureux, c'est l'attribut: c'est ce qu'on juge de *vous*.

Êtes est le verbe qui, outre la valeur ou signification particulière de marquer l'existence, fait connaître l'action de l'esprit qui attribue cette existence *heureuse* à *vous*: et c'est par cette propriété que ce mot est verbe. On affirme que *vous existez heureux*.

Les autres mots ne sont que des dénominations; mais le verbe, outre la valeur ou signification particulière du qualificatif qu'il renferme, marque encore l'action de l'esprit qui attribue ou applique cette valeur à un sujet.

Êtes. La terminaison de ce verbe marque le nombre, la personne, et le temps présent.

Heureux est le qualificatif, que l'esprit considère comme uni et identifié à *vous*, à votre existence; c'est ce que nous appelons le rapport d'identité.

Vous paisez dans nos champs, sans souci, sans alarmes.

Voici une autre proposition.

Vous est encore le sujet simple: c'est un pronom substantif; car c'est le nom de la seconde personne, en tant qu'elle est la personne à qui on adresse la parole; comme *roi*, *pape*, sont des noms de personnes en tant qu'elles possèdent ces dignités. Ensuite, les circonstances font connaître de quel roi ou de quel pape on entend parler. De même, ici, les circonstances, les adjoints font connaître que ce *vous* ce sont les moutons

Paisez est le verbe; il appartient à la classe des verbes neutres, car il n'a pas de régime direct.

Dans nos champs, voilà une circonstance de l'action.

Dans est une préposition qui marque une vue de l'esprit par rapport au lieu.

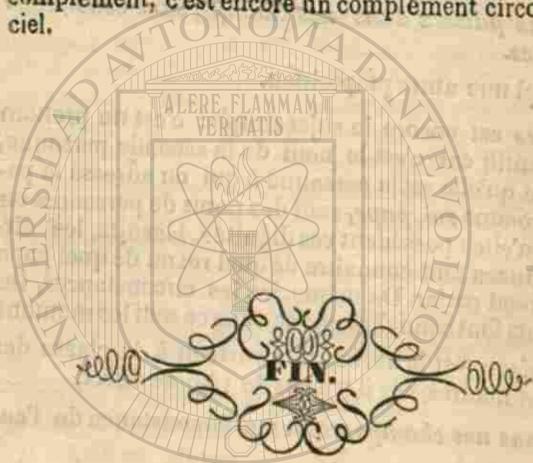
Ces mots, *dans nos champs*, font un sens particulier, qui entre dans la composition de la proposition. Ces sortes de sens sont souvent exprimés en un seul mot, qu'on appelle adverbe.

Sans souci, voilà encore une préposition avec son complément: c'est un complément circonstanciel.

C'est un sens particulier qui fait une *incise*. *Incise* vient du latin *incisum*, qui signifie coupé. C'est

un sens détaché qui ajoute une circonstance de plus à la proposition. Si ce sens était supprimé, la proposition aurait une circonstance de moins; mais elle n'en serait pas moins proposition.

Sans alarmes est une autre préposition avec son complément; c'est encore un complément circonstanciel.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

73



U A N

DAD AUTÓNOMA DE NUEVO
CIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA

01